

Laurette Agnew

Pages d'Histoire

**Découvertes et réalisations
en Colombie-Britannique**

Monographies

**Publication de
L'ASSOCIATION HISTORIQUE
FRANCOPHONE DE VICTORIA
1992**

Laurette Agnew

Pages d'Histoire

**Découvertes et réalisations
en Colombie-Britannique**

Monographies

**Publication de
L'ASSOCIATION HISTORIQUE
FRANCOPHONE DE VICTORIA
1992**

Tous droits réservés © par Laurette Agnew 1992

Laurette Agnew, 1917 -
Pages d'Histoire
Découvertes et réalisations en Colombie-Britannique.

Comprend des références bibliographiques et des index.
ISBN 0-9692504-7-9 (Éd. Laplante-Agnew)
Dépôt légal à la Bibliothèque Nationale du Canada
Ottawa, 3e trimestre 1992

ISBN 2-9803060-0-2
Dépôt légal à la Bibliothèque Nationale du Québec
Québec, 3e trimestre 1992

1. Colombie-Britannique -- Histoire. 2. Canadiens
français -- Colombie-Britannique. 3. Canada -- Histoire.
I. Association Historique Francophone de Victoria.
II Titre.
FC 3811. A36 1992 971.1 C92-091590-6
F1088. A36 1992

L'appui financier de La Société Francophone de Victoria
a rendu possible l'impression de ce volume.

LES EDITIONS LAPLANTE-AGNEW
1404 Lands End Road
R.R. #3, Sidney, B.C.
Canada, V8L 3X9

*A tous ceux qui s'intéressent
aux faits français en
Colombie-Britannique*

Remerciements à tous ceux et celles qui m'ont aidée à découvrir ces faits historiques et reconnaissance à Raymonde Cordiner, Henriette et Gérard Moreau qui ont eu la patience de relire ces textes pour fin de corrections typographiques et grammaticales .

Table des matières

	Page
Introduction	1
Compagnie de la Baie d'Hudson	5
Compagnie du Nord-Ouest	13
Coueurs de Bois	21
Voyageurs	26
Victoria et James Douglas	31
Pacte Famille-Compagnie	35
Nouvelle-Calédonie	39
Colombie-Britannique, Sixième Province du Canada	43
Origine du Jargon	49
Usage du Jargon	54
Nos Ancêtres et les Francophones aujourd'hui	59
Richesse de la langue française	64
Enseignements du Français dès le Début de la Colonie	71
Hommage à nos Pionniers Le Club Canadien-Français de Victoria	78
Loretto Hall	83
Fête nationale du Canada Français	87
Architecture Canadienne-Française à Victoria en 1858	95

	Page
Biographie de Joseph Michaud	99
Phare de Race Rocks	101
Historique des Premiers Cimetières de Victoria	105
Faits et Dates historiques en Colombie-Britannique	109
Index. des noms	111
Index des sites	112
Index - Varia	114

Introduction

Notre histoire est un héritage qu'il faut conserver. Des hommes, venus du vieux continent, apportèrent avec eux une civilisation dont les racines profondes plongent dans le Moyen-Age. La France des rois François I, Louis XIII, Louis XIV fonda la Nouvelle-France dans la vallée du St-Laurent . Elle y mit le meilleur de son cœur, les meilleurs de ses hommes et de ses femmes: Champlain et Maisonneuve, Marguerite Bourgeoys et Jeanne Mance, Talon et Frontenac, les Récollets et les Jésuites, les Ursulines et les Hospitalières et Mgr de Laval. Ces figures de proue de notre passé glorieux inspirent et orientent encore notre présent. La célébration du 350^e anniversaire de la fondation de la Ville de Montréal nous rappelle ces valeureux pionniers. Le 125^e anniversaire de la formation de la Confédération est un événement qui n'enlève rien au mérite des fondateurs de Montréal que l'on appelait Ville-Marie en 1642.

Nombreux sont ceux et celles qui sont venus de l'est du Canada et contribuèrent au développement de la Colombie-Britannique.

Cette partie de notre histoire n'est pas suffisamment connue.

Ceux qui poussèrent l'aventure jusqu'à vouloir découvrir ce qu'il y avait à l'Ouest ont d'abord eu un contact avec les premiers Européens établis sur les rives du St-Laurent et qui devinrent les Canadiens français.

Le commerce des fourrures fut le motif qui poussa Radisson et Des Groseillers vers les mers de l'Ouest. Aidés par les Indiens, ils devinrent des *Coueurs de Bois*. Ils établirent un commerce qui permit à la Nouvelle-France de payer les denrées qu'elle recevait d'Europe.

Les monographies qui suivent jetteront un peu de lumière sur les antécédents de la fondation du Fort Victoria. Elles sont pour la plupart la reproduction d'articles que j'avais écrits pour la revue mensuelle *Le Phare*, publiée par *La Société Francophone de Victoria* entre 1986 et 1989. Ces articles étaient la contribution de *l'Association Historique Francophone de Victoria* et avaient pour but de faire connaître l'histoire sous différents aspects. C'est pourquoi vous y trouverez, outre les faits historiques de la fondation de Victoria, d'autres récits d'intérêt local.

Victoria étant fondé, le développement qui suivit nous donna le grand Victoria que nous connaissons maintenant.

Ces monographies furent mises à jour; tout n'a pas été dit, loin de là. Le culturel est à peine effleuré. D'autres oeuvres déjà parues firent connaître le passé de Victoria et de futures publications historiques mettront en valeur le fait français qui exista en Colombie-Britannique dès la fondation du Fort.

Laurette Agnew

Compagnie de la Baie d'Hudson

Le Fort Victoria fut construit par la Compagnie de la Baie d'Hudson. Sait-on comment cette compagnie fut fondée?

La pêche fut la première industrie canadienne et certains pêcheurs français retournaient avec des robes de fourrure achetées aux Indiens, pour lesquelles ils obtenaient, en France, un bon prix. L'instinct du commerce était toujours en éveil et il apparut assez vite que le commerce de la fourrure surpasserait celui de la pêche dans le développement du pays.

Le gouvernement français, dès le règne d' Henri IV, concéda un monopole de traite à une compagnie qui s'engageait à coloniser la Nouvelle-France. Le premier poste de traite fut fondé à Tadoussac, à l'embouchure du Saguenay dans le Saint-Laurent. Les Montagnais apportaient des peaux de castor, de renard et de loutre qu'ils échangeaient contre des objets en verre, en fer ou en cuivre. L'épaisse et douce fourrure brune des castors fut particulièrement recherchée. La peau des castors canadiens servait à fabriquer les amples chapeaux dont

les seigneurs et les mousquetaires tiraient un si bel effet quand ils se découvraient d'un geste large devant les dames.

La colonisation, condition du privilège de traite, ne devait rien coûter à l'Etat. A cause des dépenses très considérables encourues par les compagnies, elles se succédèrent sans trop de succès.

Tadoussac perdit graduellement de son importance comme poste de traite au profit de Québec, de Trois-Rivières et de Montréal. Trois-Rivières n'était qu'une bourgade de 150 habitants en 1652 quand les Iroquois enlevèrent Pierre-Esprit Radisson, jeune homme de seize ans parti en expédition de chasse. Les Iroquois le torturèrent avec leur raffinement habituel. Frappés par la crânerie de cet adolescent, ils l'adoptèrent. La bourgade iroquoise était postée entre la Nouvelle-France et les établissements anglais et hollandais installés plus au sud. Des Hollandais rachetèrent Radisson, qui passa en Hollande, puis en France et revint à Québec. La torture et la captivité n'avaient pas éteint l'esprit d'aventure du jeune Français, qui repartit aussitôt pour la chasse avec son beau-frère

Médard Chouart Des Groseilliers et deux cent-cinquante Outaouais. Les deux *Coueurs de bois* disparurent pendant deux ans. Ils revinrent à Montréal en 1660 avec un convoi de pelleteries comme il ne s'en était jamais vu en Nouvelle-France. Et cette année-là, à cause des attaques incessantes des Iroquois, la traite avait été particulièrement pauvre et les navires allaient repartir en France sans emporter avec eux une cargaison suffisante pour payer les denrées et les diverses marchandises qu'ils avaient distribuées tant à Québec et à Trois-Rivières qu'à Ville-Marie. Cet arrivage inespéré changeait la situation et allait faire de 1660 l'année la plus fructueuse jamais enregistrée. La quantité de fourrures, exceptionnellement riche, sauva la colonie d'un désastre économique.

Radisson rêvait plus grand encore. Il prépara, avec son beau-frère, une nouvelle expédition de traite doublée d'une expédition de découverte. Il gagnerait cette fois la «mer du Nord» ou «mer de l'Ouest». Radisson et Des Groseilliers furent les premiers blancs à traverser le lac Supérieur. Ils furent aussi les premiers blancs à se rendre à la baie James, au sud de la baie d'Hudson. Au printemps de 1663, ils rapportaient une

autre splendide cargaison de fourrures mais ils étaient partis sans le permis exigé par l'administration française. Ils furent mécontents des taxes prélevées sur leur cargaison et plus mécontents encore du monopole de la Compagnie des Indes occidentales, qui les empêchait de fonder leur propre entreprise. Ils se rendirent donc à Boston et s'associèrent aux Anglais. A Londres, Radisson et Des Groseillers exposèrent au prince Rupert, cousin du roi Charles II, la valeur de la route de la baie d'Hudson pour le commerce des pelleteries.

«Il est possible d'atteindre le pays des fourrures par voie de mer. Le voyage n'est faisable qu'en été, mais il est alors plus court et moins pénible que le voyage par voie de terre, à travers la forêt.»

Le prince Rupert, savant soldat, réalisa la valeur de cet exposé et n'eut aucune peine à convaincre quelques grands seigneurs, ses amis, de supporter ce projet. A la fin du XVIe et dans le premiers tiers du XVIIe siècle, des navigateurs anglais, dont Henry Hudson était le plus célèbre, avaient multiplié les tentatives pour découvrir, par le nord-ouest, un passage vers la «mer de l'Ouest». Leurs voyages à la baie d'Hudson avait préparé l'opinion britannique.

En 1668 Radisson et Des Groseilliers, commandités par les amis du prince Rupert, partirent donc pour la baie d'Hudson avec deux navires. Radisson dut rebrousser chemin devant la tempête.

Des Groseilliers atteignit la baie d'Hudson, hiverna à l'embouchure d'une rivière qu'il appela Rupert, et l'année suivante, rentra avec une riche cargaison de renard, de lynx, de vison, de martre, d'hermine et surtout de castor noir. Ces marchandises rares et très prisées valaient une fortune.

Les commanditaires anglais fondèrent aussitôt la Compagnie de la Baie d'Hudson. (*Adventurer of England trading into Hudson's Bay*). Charles II leur accorda des monopoles équivalant à une quasi-souveraineté.

Deux *Coueurs de bois* sauvèrent de la faillite la Compagnie des Habitants. Parmi la cohue des «sauvages» qui s'interpelaient dans leur langue, ou baragouinaient quelques mots en français, commandaient un grand garçon, dans la vingtaine, Pierre-Esprit Radisson, ancien prisonnier des Iroquois et son beau-frère, un homme d'âge mûr, Médard Chouart

Des Groseilliers. On les connaissait bien à Ville-Marie (Montréal maintenant) où ils étaient passés deux ans auparavant, disant qu'ils se rendaient en Chine.

D'où venaient les deux fortunés explorateurs? Quel pays avait fourni, en si grand nombre, de si belles fourrures? Ils revenaient avec une cargaison de peaux de castor, de loutre, de vison, de renard et de martre.

On les interrogea, . . . ils s'ingénierent à garder le secret, mais n'y parvinrent pas complètement. Ils revenaient tout simplement des parages de la baie d'Hudson mais leur chemin, par un contour, les avait conduits jusqu'aux portes de l'Ouest mystérieux. Et grâce aux explications de leurs guides indiens, ils avaient pu se rendre compte qu'au-delà de la grande mer dont on avait parlé jusqu'ici, s'étendaient d'immenses plaines peuplées de nombreuses tribus vouées comme celles de l'Est à la chasse des animaux à fourrure.

Radisson et Des Groseilliers étaient-ils les premiers blancs à pénétrer dans ces régions inconnues? Il est certain que dès les premiers temps de la colonie d'autres *Coueurs de bois*, emportés par l'esprit d'aventure et épris des charmes de la vie sauvage,

s'avancèrent très loin chez les Indiens de l'Ouest.

Raconter les hauts et les bas de cette compagnie et parler de sa rivalité avec la Compagnie du Nord-Ouest fera l'objet d'un autre chapitre .

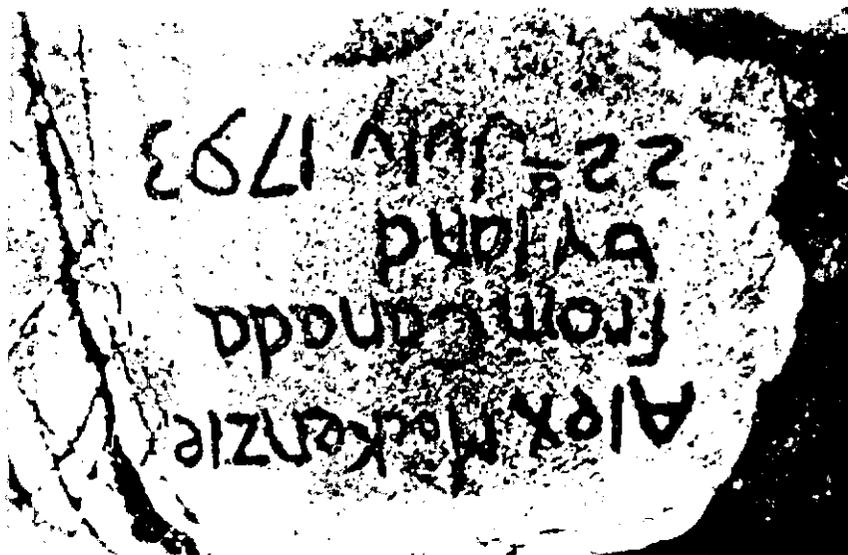
Bibliographie:

La Compagnie du Nord-Ouest par Robert Rumilly.

Note:

1669 Fondation de la Compagnie de la Baie d'Hudson
ref. *La Compagnie du Nord-Ouest* , Robert Rumilly, Tome I.p. 10

Inscription à BELLA COOLA B.C.
Extrait de: British Columbia Recalled
by DEREK PEHICK and SUSAN IM BAUMGARTEN



Compagnie du Nord-Ouest

Son origine

En 1779, quelques traiteurs libres se réunirent à Montréal et décidèrent de constituer une association formelle, qu'ils appelèrent *La Compagnie du Nord-Ouest*. (*The North West Company*).

Robert Rumilly nous fait connaître le nom de ces traiteurs. Ils sont: Todd & McGill; McBeath & Co; Benjamin et Joseph Frobisher; McGill & Paterson; McTavish & Co; Holmes & Grant; Wadden & Co; Ross & Co; Oakes & Co. ¹

Faits Historiques:

Dès cette période la Compagnie de la Baie d'Hudson et la Compagnie du Nord-Ouest devinrent rivales. La Compagnie de la Baie d'Hudson dont le siège était en Angleterre, y recrutait, ainsi qu'en Ecosse, la plupart de ses agents. La Compagnie du Nord-Ouest,

¹ *La Compagnie du Nord-Ouest* Robert Rumilly, p.92

au contraire, installée à Montréal, engageait ses *voyageurs* parmi les Canadiens français intrépides, résistant à toutes les épreuves et habitués au mode de vie des Indiens.

L'antagonisme était si accentué que pour tous, au Canada, les employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson étaient - *les Anglais*, et ceux de la Compagnie du Nord-Ouest, - *les Français*. Chacune des deux sociétés rivales employait plus de trois milles hommes; commis dans les postes de traite, guides, interprètes et *voyageurs*.

Les Canadiens français n'avaient pas d'égaux pour conduire les canots d'écorces servant au transport des marchandises jusqu'aux lieux de traite, distants de centaines de lieues de Montréal. Ils étaient les plus joyeux compagnons du monde.

Alexandre Henry et Joseph Frobisher, qui étaient parmi les promoteurs de la nouvelle compagnie, jouissaient de l'impérissable renom laissé dans l'Ouest par le régime français. Les Indiens avaient conservé le souvenir des premiers Français qui avaient pénétré dans l'Ouest; ils se rappelaient les bons procédés qu'ils avaient utilisés envers eux, et les paroles de paix qu'ils leur avaient apportées avec les missionnaires qui les accompagnaient. Le nom français résonnait bien à leurs

oreilles et réveillait les sympathies qu'ils avaient données à M. de la Vérendrye, à ses fils et à ses collaborateurs.

Les fondateurs voulurent faire bénéficier leur compagnie du prestige attaché au nom français pour gagner la confiance non seulement des indigènes, mais de tous les Canadiens qu'elle prenait à son service, en se décernant le titre de compagnie française. Utilisant un subterfuge qui fut largement utilisé par la suite, elle fit entrer parmi ses quarante 'bourgeois' deux Canadiens français: MM. Chabouille et Rocheblave, mais elle demeurait tout comme la Compagnie de la Baie d'Hudson essentiellement anglaise.

Ces deux compagnies d'ailleurs n'avaient qu'un but; faire fortune par n'importe quels moyens. Les civilisations indiennes et le progrès matériel du pays qu'elles exploitaient étaient le moindre de leurs soucis. Si deux ou trois de leurs associés travaillèrent à étendre le champ des découvertes, ce fut à l'encontre des idées de la compagnie qui ne comprenait rien en dehors de son trafic des fourrures.

Quoiqu'elle ait joué, au Canada, un rôle très marquant durant plusieurs années, l'histoire de la

Compagnie du Nord-Ouest est connue seulement au point de vue mercantile. On sait qu'elle faisait un immense trafic de pelleteries chez les sauvages de l'Ouest, que la plupart de ses bourgeois réalisaient de belles fortunes et qu'elle gardait à son service tout un contingent qu'on appelait *Les Voyageurs* des pays d'en haut. Mais comment se passaient les choses là-bas, dans un pays où aucun genre de police n'était établi?

En succédant aux traiteurs isolés, les membres de cette compagnie se mirent en état de réaliser plus sûrement de grosses fortunes, mais le Nord-Ouest n'y gagna rien au point de vue de la morale et de la civilisation. Toujours les deux compagnies se livrèrent une âpre et longue lutte pour la suprématie, lutte qui, après quarante années de meurtres et de pillage, se termina par la fusion de leurs intérêts sous le nom de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Pour mieux connaître leur domaine, pour en assurer l'emprise, chacune ordonna quelques voyages d'exploration. Lorsque, par hasard, ces voyages furent entrepris par des hommes désintéressés, ils réalisèrent de précieuses découvertes. Par exemple, ayant entendu dire par les Indiens qu'une vallée, dont la rivière allait

se jeter dans l'océan Glacial Arctique renfermait de riches mines de cuivre, la Compagnie de la Baie d'Hudson envoya l'explorateur Samuel Hearne pour confirmer le fait. De son côté, Alexandre Mackenzie, membre de la Compagnie du Nord-Ouest, projetait d'explorer l'immense domaine du Nord d'où venaient les meilleures fourrures. Les Indiens lui avaient parlé d'une grande rivière qui se rendait à l'océan Glacial Arctique. Alexandre MacKenzie, qui était d'Athabaska, eut pour ce voyage d'exploration la bonne fortune de trouver de braves et fidèles serviteurs en François Bériau, Charles Doucette, Joseph Landry, Pierre Delorme et John Steinbuck .

Encouragé par le brillant succès de son voyage vers l'Arctique, il mijota le projet de traverser la haute chaîne des montagnes Rocheuses et de se rendre jusqu'à l'océan Pacifique. Donc, au printemps de 1793, accompagné de six voyageurs canadiens et de deux interprètes, il se lança à l'assaut de la grande barrière qui jusque là avait été la limite du monde. Parmi les compagnons qui allaient affronter ce dur voyage d'exploration, Charles Doucette et Joseph Landry avaient déjà fait, avec lui, le voyage à la mer du Nord.

Les autres: François Beaulieu, François Comtois, Baptiste Bisson et Jacques Beauchamp venaient de la province de Québec mais étaient endurcis depuis plusieurs années à la dure vie de l'Ouest. Il se mirent en route et le 22 juillet 1793 Alexander Mackenzie prit possession de ce pays au nom du Canada.

L'explorateur grava sur un rocher horizontal cette inscription:

**Alexander MacKenzie
venant du Canada par terre
22 juillet 1793**

Aujourd'hui on a identifié ce rocher: c'est Bella Coola Rock. Une pyramide commémorative se dresse maintenant au-dessus de la pointe où le rocher garde encore les traces. Le Canada étendait maintenant son domaine jusqu'aux rives du Pacifique réalisant ainsi sa devise:

D'un océan à l'autre.

Après de nombreuses négociations, un projet d'union fut signé à Londres par Edward Ellice et Simon McGillivray d'une part et Andrew Colvile d'autre part. La compagnie de la Baie d'Hudson s'engageait à respecter les contrats des employés de la Compagnie du Nord-Ouest. Cela explique pourquoi de nombreux Canadiens français étaient au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson lorsque cette compagnie établit des postes en Colombie-Britannique.

Ce sont les vainqueurs qui écrivirent l'histoire. Ils dépeignirent leurs adversaires comme les agresseurs, les coupables. William McGillivray, représentant de la Compagnie du Nord-Ouest, faisait observer, dans un de ses mémoires, que la Compagnie du Nord-Ouest n'avait jamais tiré le premier coup de feu.

La Compagnie de la Baie d'Hudson détient l'essentiel des archives y compris celles de la Compagnie du Nord-Ouest. La part insignifiante accordée aux Canadiens français ne correspond tout de même pas aux services qu'ils ont rendus.

Bibliographie: *La compagnie du Nord-Ouest*
par Robert Rumully.



Coueurs de bois

Coueurs de Bois

Jusqu'au début du 18e siècle, la traite des fourrures constituait presque la seule activité lucrative de la Nouvelle-France. Pour comprendre l'attrait de cette forme de commerce dans la vie économique, il suffit de se rappeler que de 1670 à 1760, dans le seul gouvernement de Montréal, il s'est conclu 13,055 contrats d'engagement pour des voyages dans les pays d'en haut, au-delà de 15,000 individus sont partis de Montréal en moins de cent ans.¹ Poussés par l'aventure et la traite des fourrures, ces *voyageurs* et *coueurs de bois* pénétrèrent le continent vers l'ouest.

L'attrait de la vie libre dans le pays d'en haut constituait une certaine menace à la stabilité et au développement de la colonie dans la vallée du St-Laurent. Aussi les autorités essayèrent de limiter le nombre de *coueurs de bois*.

En 1681, l'intendant Duchesneau écrivait que l'absence pendant deux années d'au moins cinq cents

(1) E.Z. Massicotte. *Répertoire des engagements pour l'Ouest* conservés dans les Archives Judiciaires de Montréal.

coureurs de bois, ceux qui pouvaient le mieux travailler la terre, n'aidait pas au relèvement de l'agriculture. Dès 1670, on imposa un système de permis limité à vingt-cinq par année. Chaque permis permettait à trois hommes de partir, mais comme il était impossible de surveiller tout le continent, un intendant pouvait écrire qu'il n'y avait pas de famille qui n'avait pas d'enfant, de frère, d'oncle ou de neveu *coureur de bois*; on voit que le nombre de ces *voyageurs* était important. Cependant, on ne devenait pas *coureur de bois* afin de s'enrichir seulement. Tout le milieu géographique, économique et social poussait les jeunes hommes vers l'Ouest.

L'attrait du commerce des fourrures et la vie d'aventure étaient tels que le nombre toujours croissant de *coureurs de bois* inondait le marché et le saturait. Les autorités essayèrent sans succès de limiter leur nombre. Malgré les restrictions et les menaces des autorités, on trouvait environ 4,000 traitants, commerçants et *coureurs de bois* dans les pays d'en haut au 18^e siècle.

Divers documents de l'époque nous renseignèrent sur le caractère des *Coueurs de bois*.² Le Père Charlevoix écrivait, dans son journal de voyage en 1721: «*il arriva que les Marchands n'en voulant plus recevoir, nos Aventuriers qu'on appelle ici Coueurs de Bois, prirent le parti de les (les peaux de castors) vendre aux Anglais et que plusieurs s'établirent dans la Nouvelle York.*»

Dès 1667, Mgr de Laval se plaignait des désordres qu'il y a avait dans les missions au regard des Français qui y faisaient le trafic. Lors du recensement de 1695, on énumérait 6,943 hommes dans la Nouvelle-France (3,552 hommes mariés ou célibataires entre 15 et 20 ans) On comptait alors environ 1,500 Français dans la traite des fourrures. En 1754, il y avait 6,820 chefs de famille et à peu près 3,000 Français dans les pays d'en haut ou en voyage. Ainsi cette proportion élevée de *coueurs de bois* et *voyageurs* s'est maintenue jusqu'à la fin du régime français.

Ces traitants, commerçants et *coueurs de bois*,

(2) R.M. Saunders *The Emergence of the Coueur de bois as a Social Type*.

illettrés pour la plupart, n'ont pas laissé de souvenirs ou de récits de voyage. Cependant il faut signaler les mémoires de La Vérendrye et ses fils (1730-1751), les relations de Nicolas Perrot (1669-1690) et quelques autres. Cette catégorie de voyageurs n'est pas la plus représentée pendant cette période, mais elle est importante.

Après la conquête, le contrôle des fourrures passa aux Anglais; néanmoins les Canadiens constituèrent la vaste majorité des *pagayeurs*. Les *coureurs de bois* devinrent des *voyageurs*.

Benoît Brouillette, dans son livre *La pénétration du continent américain par les Canadiens français 1763-1846* (Montréal, 1939) étudia en détail le rôle des Canadiens dans la traite des fourrures après la conquête. Dans la première partie il indiqua bien le problème du transport, de l'alimentation et de l'habitat, ainsi que les témoignages d'appréciation du rôle des Canadiens. La défaite de 1760 coupa la colonie française de la vallée du St-Laurent de l'intérieur du continent. Bientôt les colonies américaines, devenues les Etats-Unis, s'emparèrent des territoires au Sud-Ouest du Québec. Cantonée dans la vallée du St-Laurent et coupée de la

mère patrie, la population française augmenta à un rythme vertigineux, entre 1760 et 1827 l'augmentation se chiffrait à 400,000 soit 66%. Toutefois le nombre de *voyageurs* demeura stationnaire et même diminua. En 1827, Joseph Bouchette évalua à 300 les *voyageurs* qui faisaient la traite des fourrures. L'ère des *Coueurs de bois* disparut peu à peu après 1800.

D'autres événements attirèrent des Canadiens français en quête d'aventures, comme les ruées vers l'or en Californie en 1849 et en Colombie-Britannique en 1858.

(2) R.M. Saunders *The Emergence of the Coureur de bois as a Social Type.*

Voyageurs

Le Canadien français est voyageur dans l'âme. Pendant le régime français il ouvrit presque tout ce vaste continent. Après la conquête, même cantonné dans un territoire limité, il essaima partout, et c'est grâce à lui que les explorateurs purent atteindre l'ouest du Canada.

On voulait le faire cultivateur mais il rêvait de visiter et de dominer le «pays d'en haut».¹ Un nouveau continent, cent fois plus vaste que le territoire de sa «mère patrie», était son domaine.

Le nouveau continent «dominait» les Européens dès leur arrivée. Tous les éléments de la civilisation développée au cours des siècles y étaient absents. Les premiers explorateurs trouvèrent le continent peuplé d'aborigènes dans un état primitif inconnu en Europe depuis plus d'un millier d'années. En Amérique les moyens de transport et les distances isolaient l'homme blanc de sa «mère patrie» .

(1) Ce qui est maintenant la région des Laurentides, province de Québec

Les Européens apportèrent l'héritage d'une civilisation plus avancée au point de vue technique. Une certaine régression était inévitable. Le nouveau milieu forma l'homme blanc à son image. L'espace si vaste du nouveau continent attirait de plus en plus les nouveaux venus vers l'Ouest. A la fin du 17e siècle, environ 1,500 Français, *coureurs de bois* et *marchands* voyageaient dans les pays d'en haut. Et pendant les dernières années du régime français, on comptait plus de 4,000 hommes dans les postes d'en haut. Ceci représentait entre sept et dix pour cent de la population totale de la Nouvelle-France. ²

Ainsi, il s'est créé un type canadien nettement caractérisé. Cette sélection n'est pas limitée à des critères de moralité; elle s'est aussi étendue aux qualités physiques. Le climat s'est chargé de faire une seconde sélection. Le résultat est que les Canadiens sont bien faits, robustes, grands, forts, vigoureux, entreprenants, braves et infatigables. La nature du pays et l'isolement

² W.B. Munro. *The Coureurs de bois*, dans *Proceeding of the Massachusetts His. Soc.* 47 (1923-4) 192-205

forcèrent les Canadiens à ne compter que sur eux-mêmes. Ils devinrent ainsi débrouillards et acquirent de l'ingéniosité sous toutes ses formes.

Dès les premières années de la colonisation apparut le *coureur de bois* comme type social. Bien entendu les nécessités de la vie économique – la traite des fourrures – expliquent en partie cet engouement pour la vie dans les pays d'en haut. Mais aussi la géographie même de la colonie française, ouverte vers l'intérieur d'un continent sans limites apparentes, attirait les jeunes vers l'Ouest.

Pendant que les colonisateurs anglais développaient les régions de la rivière Hudson et de la Pennsylvanie, les pionniers de la Nouvelle-France progressaient vers l'Ouest à un rythme étonnant. Cette conquête spectaculaire a duré un siècle et demi, c'est-à-dire jusqu'à ce que tout l'intérieur du continent, des grands lacs au golfe du Mexique, appartienne à la France. Il faut admettre que ce n'est pas à la suite d'un libre choix que la Nouvelle-France se mit à la tête de ce mouvement d'expansion. Deux facteurs l'y poussaient. Le premier était d'ordre économique puisque sa prospérité reposait sur l'exploitation des fourrures; le

second état social puisque la classe dirigeante ne pouvait pas subsister du produit des seigneuries. Le réseau des postes, à la fois comptoirs de traites et forts militaires, procurait le revenu additionnel nécessaire à leur subsistance.

Dans les relations avec l'Europe, la situation géographique de la vallée du St-Laurent était très défavorable par rapport aux colonies anglaises sises sur le littoral de l'Atlantique. Celles-ci pouvaient maintenir des rapports ininterrompus avec l'Angleterre. La Nouvelle-France au contraire, se développait à l'intérieur du continent, et son seul port de mer, Québec, était fermé durant la moitié de l'année.

La population limitée et le peu d'immigration, au maximum 10,000 âmes pendant tout le régime français, ne permettaient pas l'exploitation des régions découvertes par les explorateurs et les *coureurs de bois*. Cette impossibilité de la France de coloniser ces territoires à l'intérieur de la barrière appalachienne en signifiait la perte à plus ou moins brève échéance, en face de la poussée des colonies anglaises, dix fois plus populeuses.

Le type *voyageur* au Canada français est

effectivement né du milieu géographique du nouveau continent et de son trait dominant, l'espace; il est aussi né de l'orientation économique de la Nouvelle-France, la traite des fourrures

Victoria et James Douglas

Le site du Fort Victoria, connu par les Indiens sous le nom de Camosun ou Camosack, devint en 1843 le poste appelé Fort Albert et fut par la suite nommé Fort Victoria en l'honneur de la reine Victoria.

James Douglas avait choisi ce site pour la construction du Fort. Cinquante hommes – dont une quinzaine étaient des Canadiens français – et trois officiers venant du Fort Durham (Taku) et Fort McLoughlin (Bella Bella) y vinrent à bord des navires Beaver et Cadboro et commencèrent la construction du fort. Ils furent assistés par un groupe de 300 à 400 Indiens de la tribu des Songhees. Ce fort marqua l'origine de la ville de Victoria et Charles Ross en fut le premier officier en charge.

Les Indiens, qui habitaient à un endroit appelé Cadboro Bay, virent les avantages qu'ils pouvaient obtenir en se rapprochant de l'homme blanc et s'établirent près du Fort.

Pendant plusieurs années la ville de Victoria fut la seule localité importante sur l'île de Vancouver. La désignation des rues de la ville débuta en 1852 et elle

fut incorporée en 1862 .

La démolition du vieux fort en 1864 libéra des terrains qui furent vendus à l'enchère et le prix de vente de ces terrains fut en moyenne \$3,500.00 chacun. Quelques exceptions: le lot situé au coin sud-ouest des rues Gouvernement et Fort atteignit la somme de \$12,500.00. Le coin nord-est des rues Wharf et Fort fut acheté par M. James Lowe, il paya \$8, 525.00. Il acheta aussi le coin sud-est des mêmes rues pour \$10,150.00.¹ Aucune construction n'avait été faite sur ce dernier lot avant 1906. Certains terrains avait été retirés du marché. Ce geste causa un grand désappointement aux acheteurs en perspective.²

La première prison de Victoria fut construite à l'endroit où se trouve présentement le *Bastion Square*. Le premier palais de justice est maintenant le *Musée maritime*. L'édifice avait été construit en 1889.

Richard Blanshard fut le premier gouverneur de la Colonie et il demeura en fonction seulement huit mois. James Douglas, Facteur en chef de la Compagnie

(1) Colonist , 24 janvier 1861

(2) Colonist, 25 novembre et 1 décembre 1864.

de la Baie d'Hudson, devint le deuxième gouverneur. Il dirigea les affaires de la province pendant la période la plus difficile de son histoire.

Nous savons très peu de son origine. On croit que le lieu de sa naissance est Demerara, Guyane anglaise. Son père qui était un homme d'affaires écossais, avait des intérêts commerciaux en Amérique du Sud. On ne sait rien au sujet de sa mère. Il reçut une bonne éducation élémentaire en Ecosse et dès son jeune âge il entra au service de la Compagnie du Nord-Ouest. En 1819, il abordait à Québec et pendant quelques années il servit en différents postes dans l'est et le centre du Canada. Nul doute qu'il apprit le français pendant cette période.

En 1821 les Compagnies du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson se fusionnèrent. Douglas devint un employé de la CBH et il fut d'abord muté au Fort McLeod et ensuite au Fort St.James situés dans le nord de la province. A l'époque ce territoire était appelé la Nouvelle-Calédonie. Au Fort St.James, il épousa Amélia Connolly; elle était de sang mêlé. Ils eurent treize enfants, mais plusieurs moururent en bas âge. En 1830 il avait été muté au Fort Vancouver (en territoire

américain maintenant). En 1842, il fut chargé de faire l'exploration des territoires proposés pour le Fort Victoria. Accompagné de six hommes, il examina les territoires de Sooke, Metchosin, Esquimalt et Victoria; il opta pour Victoria. Son choix avait été accepté puisque le Fort y fut construit.³

A l'occasion de sa retraite en 1864, le titre de Chevalier de l'Ordre du Bain lui fut décerné.

Il mourut subitement en 1877.

³ Men of British Columbia par Derek Pethick,



Sir James Douglas

Pacte Famille-Compagnie

L'étroite association entre le gouverneur James Douglas et les membres de sa famille d'une part et la Compagnie de la Baie d'Hudson d'autre part donna naissance, dans l'île de Vancouver, à une forte opposition dont les instigateurs étaient les partisans des mesures de réforme, en particulier les immigrants venus du Canada¹ qui se dressaient contre la puissance politique de ce «consortium» compagnie-famille. Le noyau de celui-ci fut formé par le chef de fil de la famille, sa femme Amélia, une Métisse, quatre de ses filles et David Cameron, le beau-frère de Douglas. La grande influence de l'association provint des nominations faites par Douglas, de la position éminente de la Compagnie de la Baie d'Hudson et des postes occupés par les prétendants des filles de Douglas.

L'influence de ce Pacte ne se limita pas aux seules sphères politiques; elle cristalisa bientôt les relations sociales dans les deux colonies.

1 Le Canada était alors les seules provinces de Québec et d'Ontario

Les nombreuses années que Douglas passa au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson comme trafiquant de fourrures ne l'empêchèrent pas d'avoir cette subtilité charmeuse que l'on attend d'un gouverneur. Selon la remarque de Walter N. Sage, Douglas en fait jeta « un pont entre la sauvagerie et la civilisation » dans les colonies. Les nombreuses réceptions du gouverneur connurent à l'époque une grande popularité et le Pacte fut le pôle d'attraction des nombreux fonctionnaires coloniaux venus d'Angleterre et sensibles à l'importance des événements mondains. Même si l'empire politique de cette association d'intérêts déclina après 1864, elle marqua la société coloniale jusqu'à la création de la Confédération.

Quelques détails sur les personnages de ce pacte famille- compagnie:

Lady Douglas était la fille de William Connelly, agent principal de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Mme Cécilia Helmcken, fille de Sir James Douglas.

Le Dr John Sebastien Helmcken avait été nommé chirurgien de la Compagnie de la Baie d'Hudson en 1849. Il siégea par la suite à la première Assemblée législative de l'Île de Vancouver, il fut membre du Conseil législatif de la Colombie-Britannique de 1866 à 1871 et du Conseil exécutif de 1869 à 1871.

Mme Jane Dallas, fille de Sir James Douglas.

Alexander G. Dallas, agent de la Compagnie de la Baie d'Hudson et gouverneur de la Terre de Rupert de 1862 à 1864.

Mme Agnes Bushby, fille de Sir James Douglas.

Arthur T. Bushby remplissait les fonctions de commis et de greffier auprès du juge Matthew Begbie.

Mme Alice Good, fille de Sir James Douglas.

Charles Good, secrétaire particulier du gouverneur James Douglas.

David Cameron avait épousé la soeur du gouverneur Douglas qui le nomma juge en chef de l'île de Vancouver en 1866.

Ces noms se sont perpétués à Victoria. Ils furent donnés soit à des rues soit à des édifices publics.

Bibliographie:

Le Canada au Pacifique, Information Canada, Archives publiques du Canada ainsi que, Archives Provinciales de la C.B.

Nouvelle -Calédonie

En 1808, Simon Fraser trouvant une ressemblance entre la description faite par sa mère d'un certain territoire de l'Ecosse et celui qu'il découvrait, donna le nom de *Nouvelle-Calédonie* à ce lieu situé à l'ouest des Rocheuses. Même si ce nom n'apparaît pas dans les géographies modernes, il a survécu cependant par l'existence du diocèse anglican *Caledonia* de Prince Rupert. Pendant un certain temps il semblait que le nom serait gardé pour une partie de la Colombie-Britannique.

En 1792, le Capitaine Robert Gray de Boston Mass. redécouvrit un fleuve qui avait été nommé *Rio de San Rocque* par les Espagnols et le nomma du même nom que son navire: le *Columbia*. C'est ainsi que ce fleuve entra dans l'histoire.

Lorsque la Compagnie de la Baie d'Hudson établit deux territoires administratifs à l'ouest des Rocheuses, elle nomma le territoire du Nord: *La Nouvelle-Calédonie* et celui du sud: *Le Columbia*.

Le traité de Washington en 1846 fixa la frontière entre le Canada et les Etats-Unis. Une partie du

citoyens des Etats-Unis appellent aussi leur pays *Columbia*. La Reine est de l'avis que *British Columbia* (*Colombie-Britannique*) serait un nom bien approprié.

La proclamation de cette partie du territoire qui fut appelé *Colombie-Britannique* eut lieu à Fort Langley le 19 novembre 1858 et le 19 novembre 1866 l'île de Vancouver fut associée à ce territoire.¹

¹ *British Columbia Names* PAR G.V.P. et Helen B. AKRIGG, p. 34



Colombie-Britannique, Sixième province du Canada

Avant 1770, la géographie de la côte nord-ouest du Pacifique était virtuellement inconnue. Il fallut attendre les expéditions russes vers l'Est à travers le détroit de Behring et l'extension vers le Nord des entreprises espagnoles pour voir le début d'une exploration méthodique des contrées que nous connaissons aujourd'hui sous les noms d'Oregon et de Colombie-Britannique. La Grande-Bretagne manifesta un intérêt plus soutenu après que le capitaine James Cook, à son troisième voyage dans le Pacifique en 1778, eut conclu qu'il n'y avait pas, à travers ces territoires, de passage nord-ouest dégagé et navigable vers l'Atlantique. Au cours de son exploration du littoral, Cook rencontra des Indiens amicaux et fit du troc pour acquérir des peaux de loutres marines. A son retour en Chine, il en obtint un prix élevé et on lui en commanda davantage. Par la suite, la demande ne cessa de croître et conduisit à une exploration étendue de la région par la Grande-Bretagne, les Etats-Unis, la Russie et l'Espagne. La Grande-Bretagne poursuivit ses voyages

surtout sous la conduite du capitaine George Vancouver et conclut des accords avec l'Espagne en 1795. Elle s'assura ainsi l'hégémonie du secteur.

Dans les années suivantes, les découvertes à l'intérieur des terres du nord-ouest du Pacifique demeura, en grande partie, l'oeuvre d'hommes comme Alexander MacKenzie, Simon Fraser et David Thompson. Ils recherchèrent des voies de communications terrestres entre la côte et les colonies situées à l'Est.

La Compagnie du Nord-Ouest devint la principale entreprise de commerce des fourrures à l'ouest des Rocheuses; elle exploita la voie de la rivière Columbia qui lui parut plus prometteuse pour les liaisons avec l'intérieur que l'inaccessible Fraser. La Compagnie réussit ainsi à devancer les Américains dans l'accès vital à la rivière Columbia. Mais le Traité de Gand en 1818 rendit le Fort Astor aux Etats-Unis. La région tout entière, qui devint plus tard territoire de l'Oregon, resta cependant ouverte aux négociants en fourrures anglais aussi bien qu'américains. Des difficultés financières et la menace que constituaient une concurrence sévère et l'immigration américaine

amenèrent la compagnie du Nord-Ouest à se fusionner, en 1821, avec la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui reçut ainsi le monopole du commerce britannique dans l'Ouest.

Après 1821, le siège de la Compagnie de la Baie d'Hudson sur le Pacifique fut Fort George et plus tard Fort Vancouver, à l'embouchure de la Columbia. La section de l'Ouest, qui comprenait les districts de la Nouvelle-Calédonie, et de Colombie, se trouva sous les ordres de George Simpson, gouverneur de la Terre de Rupert. L'inaccessibilité de Fort Vancouver par mer et la montée de l'immigration américaine en Colombie obligèrent finalement la Compagnie de la Baie d'Hudson à des déplacements successifs de son terminus sur le Pacifique. En 1843 elle fit construire le Fort Victoria sur l'île de Vancouver et y installa ses quartiers généraux. Le traité de l'Oregon entraîna la cession aux Etats-Unis d'une grande partie de terrain du district de Colombie et, en 1849, devant le danger que représentait l'immigration américaine vers le Nord, la Grande-Bretagne institua la colonie de l'île de Vancouver.

La Compagnie de la Baie d'Hudson devint

responsable de la colonisation de l'île de Vancouver en vertu de la concession royale de 1849. Mais la découverte d'or en 1858 dans les terres intérieures de la Nouvelle-Calédonie fut un événement beaucoup plus déterminant pour le succès de la colonisation. Les étrangers affluèrent dans l'île de Vancouver et sur le continent, ce qui conduisit à la formation d'une seconde colonie en 1858: la colonie de la Couronne de la Colombie-Britannique continentale. A cette période le Pacte Famille-Compagnie s'affirmait de plus en plus dans les colonies comme une force politique et sociale avec laquelle il fallait compter. Tant que la découverte de gisements s'étendit du cours inférieur du Fraser au Cariboo, les deux colonies connaissèrent une économie florissante, mais il suffit que les revenus de l'or baissèrent pour qu'elles sombrèrent dans une crise économique. En 1866, les deux colonies s'unirent pour essayer d'alléger le fardeau de cette dépression.

La colonie unifiée ne résolut pas mieux les problèmes qui provoquèrent cette union. L'immigration sur une grande échelle et la situation économique en Colombie-Britannique inspirèrent trois conceptions

bien distinctes de l'avenir de la colonie.

En premier lieu, le gouverneur, Frederick Seymour, ainsi que la majorité de ses fonctionnaires coloniaux favorisèrent le «statu quo» et ne se montrèrent pas convaincus de la nécessité d'une union avec le Canada ou d'une annexion aux Etats-Unis.

Pour sa part, l'important élément canadien exerça une forte pression politique pour l'union avec la Confédération et s'attaqua aux dettes qui déséquilibraient le budget de la colonie.

La troisième force groupait les partisans d'une annexion aux Etats-Unis. Elle s'articula sur le mécontentement économique de l'élément étranger de Victoria, mais échoua dans sa recherche de l'appui des autres sections de la colonie; son pouvoir de pression politique était négligeable.

Mais ces trois forces ne furent pas seules à fixer le sort de la colonie. La tiédeur officielle américaine face aux partisans d'une annexion aux Etats-Unis, le désir d'expansion du Canada et, surtout, la pression anglaise furent autant de facteurs qui façonnèrent le cours de son histoire. Lorsqu'elle accepta les clauses de l'union avec le Canada, la Colombie-Britannique devint

la sixième province du Canada, le 20 juillet 1871.

La société de la Colombie-Britannique fut fortement marquée par l'élément britannique; elle demeura, néanmoins, aussi diversifiée que l'origine de ceux qui immigrèrent de partout après 1858. L'industrie aurifère fut le pivot de l'économie; mais on était loin d'avoir atteint le plafond des possibilités de l'agriculture, de la pêche et de l'industrie forestière et on conserva l'espoir que la Confédération et le chemin de fer permettraient à la province de la Colombie-Britannique de liquider les maux économiques de la période coloniale.

Bibliographie: *Le Canada au Pacifique* . Archives publiques du Canada.

Origine du Jargon

Le jargon chinook fut utilisé par les «engagés» de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Pour traiter avec les innombrables tribus indiennes habitant le pays à l'ouest des Rocheuses il fallait employer un langage que tous pouvaient comprendre. C'est ainsi que la langue de la tribu Chinook devint un jargon émaillé de mots français et anglais prononcé à la façon indienne. et utilisé dans les échanges commerciaux.

Le Fort Vancouver (Oregon) était le poste de traite le plus important, les Indiens autant que les traitants devaient y venir pendant la saison de la traite.; Les employés de la CBH enseignèrent des mots nouveaux aux Indiens et se familiarisèrent avec le jargon. Ils transmettèrent les expressions apprises à leurs compatriotes.

Les deux premiers missionnaires en Orégon, le Rév. F.N. Blanchet, (qui devint Archevêque de Portland) et son compagnon, le Rév. Modeste Demers (qui devint le premier évêque de Victoria, C.B). arrivèrent du Canada au Fort Vancouver le 24 novembre 1838. Ils devaient instruire un grand nombre

de tribus indiennes ainsi que les femmes et les enfants des «traitants» blancs qui ne parlaient que le chinook. Les deux missionnaires se mirent à l'oeuvre et apprirent cette langue en quelques semaines. Le Père Demers apprit le plus rapidement et commença à prêcher en chinook. Il composa un vocabulaire qui devint très utile aux autres missionnaires, et des cantiques qu'il enseigna aux Indiens. Il traduisit toutes les prières indiennes dans la même langue.

C'est ainsi que le jargon chinook permit aux missionnaires de faire un travail remarquable d'évangélisation parmi les Indiens et les Métis.¹

Pour compléter cette étude, voici des extraits de la préface du Dictionnaire Chinook, du Dr Geo. Gibbs, publié par le «Smithsonian Institution » Washington D.C., mars 1963.

Traduction

« . . . L'origine de ce jargon, une langue conventionnelle, semblable à la *Lingua Franca* de la

1 Origine du Jargon selon le R.P.M. Demers et quelques autres Pères, c.1850, par le R.P. L.N. St-Onge dans le Dictionnaire du P. Demers.

Méditerranée, au *Negro-English -Dutch* de Surinam, au *Pigeon-English* de la Chine et à plusieurs autres langues mixtes remonte aux navigateurs, marchands de fourrures du siècle dernier.

Ces loups de mer explorèrent les côtes escarpées du Nord-Ouest de l'Amérique au cours de leurs voyages durant les quinze années précédant 1800. Leur rendez-vous habituel était à Nootka Sound. Pendant les échanges avec les Indiens, ils apprirent un grand nombre d'expressions et de mots chinooks. Ils les utilisaient lorsqu'ils traitaient sur la côte de l'Oregon.»

«... C'est à l'arrivée de la compagnie Astor que le jargon chinook connut une plus grande importance; de nombreux mots anglais y furent introduits, ainsi que pour la première fois des mots français, ou plutôt du patois français tel que parlé au Missouri et au Canada.² Egalement, vinrent enrichir le vocabulaire du jargon chinook, les dialectes des tribus indiennes environnant le Fort Astoria (siège de la Cie Astor) le chinook pur et le chehalis.

2 En 1838, le Canada était les provinces de Québec et d'Ontario

Les mots adoptés de chacune de ces langues, (le patois français, l'anglais, le chinook pur et le chehalis) étaient de toute évidence, faciles à prononcer. Mais lorsqu'il fallut se rapporter à un objet ou une notion jusqu'alors inconnus par les Indiens, le ou les mots employés sortirent des vocabulaires français ou anglais exclusivement. »

Au cours des années alors que la «civilisation » pénétrait dans le milieu des aborigènes, le jargon chinook devint plus riche, plus précis. Il fut mieux connu par les employés de la Cie de la Baie d'Hudson et ceux de la Cie du Nord-Ouest , qui succédèrent à la Cie Astor. L'Oregon se peupla, les colons américains qui s'y établirent se familiarisèrent vite avec la seule langue de traite et de commerce au niveau régional. En peu de temps le jargon devint la langue populaire, le langage universel, le lien commun de communication à travers les territoires entiers de l'Oregon, utilisé autant par les diverses tribus indiennes que par les Blancs.

Son emploi fut cependant géographiquement limité tant que la plus grande partie du commerce se

fit en Oregon; mais aussitôt que les postes de traites importants et des forts, militaires et autres, furent construits plus au Nord, dans les territoires britanniques, le jargon suivit l'évolution et l'immigration humaine pour s'étaler jusque dans les territoires presque inhabités des régions de la Haute Colombie et de la Vallée du Fraser. Enfin, parmi toutes les tribus indiennes habitant entre les 42^e et 57^e parallèles de latitude, il n'était pas rare de trouver un interprète parlant le jargon.

Usage du Jargon

Le jargon que l'on appela «Chinook» fut au début employé généralement par les missionnaires, les trappeurs, les défricheurs, les pionniers, les marchands et les coureurs de bois. L'on s'en servait comme un genre de langue universelle. Il y avait vingt-sept tribus indiennes qui parlaient différentes langues et qui ne pouvaient se comprendre l'une l'autre, ce qui créait un problème pour les missionnaires et les *coureurs de bois*. Pour résoudre ce problème ces gens se servirent d'un mélange d'anglais, de français et de patois variés des tribus indiennes. Entre 1790 et 1810 ils créèrent une langue qui resterait dans l'histoire. Cela donnait l'occasion à plusieurs gens de différentes cultures et moeurs de former une grande famille. Lors de la traite des fourrures, cette langue fut utilisée pour les échanges de toutes sortes. Le chinook fut le jargon indien le plus répandu, il est composé de consonances françaises, anglaises et espagnoles.

En 1862 la papeterie Hibben de Victoria, C.-B. vendait des dictionnaires de langue chinook.

Afin de donner un aperçu de la prononciation de ce jargon ,voici quelques exemples des sons utilisés: le **r** devient **l**, les sons gutturaux **g** et **c** deviennent **k**, le **f** apparaît comme **w** ou **p** et **j** comme **s**. Le **b** et le **v** changent selon les circonstances sonores et le son **eille** est reproduit par différents modules: soit **i**, **eh**, ou **ey**.

La racine des mots qui suivront est française. C'est une preuve que les Français ont participé dès le début au développement de l'Ouest.

Français	Chinook
Ah bien!	Abba!
l'assiette	las-slet
l'avoine	la-wen
le biscuit	le biskwie
la bouche	la push
la bouteille	la booti
la bride	la bleed
la carotte	la calat
la cassette	la-ca-set

catholique	Katolik
cendrier	san-de-lie
la chaîne	la shen
le châte	leshawl
la chaise	lashase
la chandelle	la shandel
chanter	shantie
chapeau	se-ah-po
la charrue	la shal-loo
le ciseau	le see-zo
le clou	le kloo
cochon	ko-sho
courir	koo-ley
la croix	la-clo-ah
le diable	le-jaub
droite	de-late
l'égoïne	la queen
Eglise	eklis
le fouet	le whet
la fourchette	la pooshet
la graisse	la-kles
l'herbe	lahb

Jésus-Christ	Sesu-kli
la langue	la lank
la lime	laleem
le loup	le loo
marcher	mash
marier	mah-li-eh
le manteau	le capoo
le marteau	le mahto
la médecine	la-met-sin
merci	mah-sie
les moutons	lam-mu-to
le pain	lepan
Pâques	Paska
la perche	la pehsh
le pied	luh-pee-ay
la poêle	la poel
pourri	poolie
le ruban	le looba
la soie	la-sway
le sucre	le sook

Le Père J.M. LeJeune, O.M.I. avait conçu l'idée de créer une publication écrite en sténo à l'intention des Indiens de son territoire. Le premier numéro du «*Kamloops Wawa*» (L'Écho de Kamloops), fut publié le 2 mai 1891 et le dernier le fut en mars 1898. La série de 25 numéros fut entièrement fabriquée à la main. Le Père LeJeune avait minutieusement composé et imprimé chaque page et l'imprima avec une vieille machine à polycopier au stencil.

Voici un exemple de l'alphabet phonétique des voyelles et des consonnes utilisées avec l'écriture sténographique.

Voyelles:

<i>Compound vowels:</i>	<i>Pronunciation.</i>
⊙: wa; ⊙: woe;	⊙: α as in arm, are.
⊙: woo; ⊙: wow;	⊙: o as in note.
⊙: owa; also ⊙: owa.	⊙: oo as in food.
⊙: we; ⊙: way;	⊙: ow as in owl.
⊙: weye; ⊙: weya.	⊙: wa as in wax.
	⊙: e as in obey.
	⊙: u as in use.

Nos Ancêtres et les Francophones aujourd'hui

Pour un historien, ce titre évoque un intérêt bien spécial. On connaît les événements attribués aux autorités civiles et religieuses mais que sait-on des faits et gestes de nos grands-parents? Que sait-on de la jeunesse de nos parents? Occasionnellement un grand-père raconte une aventure de jeunesse à un de ses petits-fils. L'enfant se souviendra de ce récit; sera-t-il assez curieux pour demander qu'on lui raconte une autre histoire? Si oui, on peut présager un futur historien ou généalogiste.

Un jeune se demandera pourquoi le grand-père utilise des expressions qui ne lui sont pas familières. Souvent on croit qu'il ne parle pas correctement le français. On oublie que la langue française a évolué tout comme les autres langues. Quiconque examine des livres écrits au début du 20e siècle relatant les faits du 17e siècle pourra y trouver des expressions bien différentes mais qui reflètent la situation de l'époque. On y parle de - maison garnie de *contrevents* - afin de se protéger des rigueurs du climat dans l'est du pays.

On y parle du - *pignon* qui fend *le nordet* -. Ces maisons avaient de vastes cheminées qui déroulaient dans la rafale leur ruban de fumée blanche. La flambée de la cheminée éclairait la figure des vieux et le *grouillement* des enfants. L'électricité! Elle n'existait pas; la *chandelle de suif* éclairait les coins de la maison éloignés de la cheminée. A la campagne, dans l'est du pays, c'était la façon de vivre aux 17e et 18e siècles.

L'aïeul parlait avec fierté de ses descendants. On peut se faire une idée de la gaieté d'autrefois par les coutumes, les devinettes, les jeux de société, les chants et les contes populaires qui sont restés de tradition dans certaines familles canadiennes.

Le budget familial voulait que la production commune suffise à tous les besoins. Tous les membres de la famille travaillaient et tous les talents étaient utilisés pour que, du labeur de chacun, tous aient à manger et à se vêtir. Lionel Groulx écrivait une description de la vie champêtre au 17e siècle:

La mère, dans les ronronnements du grand rouet, fait nouer et manger par le fuseau, les rouleaux de laine. Le père ou la grande fille

pédalent sur le métier à tisser; les enfants pelotonnent autour du dévidoir; la grand-mère, dans son coin, tricote éperdument ou plisse, avec son alène au manche de corne, un beau soulier de cuir neuf; à la grange les garçons, à grands coups de fléau, font monter dans la batterie l'épaisseur du blé.

C'était la vie chez l'habitant d'alors.

Allons maintenant visiter les hommes de loi. Dans les écritures, le notaire parlait invariablement du *cheval tout attelé au cabrouet, le fouet à la main*, lequel était donné en héritage ou était la possession d'un nouveau marié. L'orthographe dans les contrats était aussi différente. Il ne faut pas croire qu'ils étaient des illettrés. Le bon usage du temps voulait que les mots s'écrivent ainsi. Il est intéressant de consulter les grammaires et dictionnaires qui indiquent la façon d'écrire le français aux 17^e et 18^e siècles. La bibliothèque de l'Université de Victoria en possède plusieurs exemplaires. Connaître les règles de la transformation de la langue française fait mieux

comprendre pourquoi la forme d'expression de nos ancêtres était différente de la nôtre. Il n'y a qu'une langue française; il faut cependant réaliser que des modifications y ont été apportées. Elles ont contribué à l'enrichir et à la rendre encore plus claire. Surtout, il faut s'appliquer à l'utiliser correctement et non à l'émailler de mots d'une langue étrangère ou de phrases d'une autre langue traduites littéralement.

Les pionniers qui sont venus en Colombie-Britannique vers les années 1830 l'ont fait par goût d'aventure, pour s'éloigner d'un climat rigoureux ou pour d'autres raisons personnelles. Ils ont quand même apporté avec eux le souvenir de leur grands-parents. Ils ont utilisé certains vieux moyens de survie. Dans certaines familles, ces souvenirs ont été transmis aux enfants. Il y eut parmi eux toute une gamme de professionnels et d'industriels. Que connaissons-nous de ces ancêtres? Parmi les pionniers le *génie* de l'administration existait à tous les niveaux de la société. Ils ont su faire fructifier leurs biens, développer des commerces et des industries. Tout ce patrimoine ne

devrait pas être perdu; il faut le faire connaître aux historiens.

Présentement, nombreux sont les francophones qui possèdent ou ont possédé des commerces ou des industries. En vivant dans une cité où l'usage de la langue anglaise domine, les propriétaires francophones de ces établissements l'utilisent pour communiquer avec la majorité de leurs clients. Il arrive même que ces francophones d'origine peuvent maintenant s'exprimer difficilement en français. Leur vocabulaire est devenu limité à cause du milieu. Ils ont oublié les expressions justes ou encore ils n'ont pas eu l'occasion d'apprendre les mots nouveaux créés par l'évolution technique.

Dans la majorité des cas il sont heureux de signaler leur origine francophone. On peut souvent les découvrir grâce aux répertoires de *Resources francophones* publiés annuellement par quelques organisations francophones. Sachons les rejoindre et leur faire entendre les douceurs de la langue française!

Richesse de la langue française.

Lors d'un voyage à travers le Canada j'ai eu l'occasion de parler français dans toutes les provinces que j'ai visitées . J'ai remarqué entre autres que le français parlé dans différentes parties du Nouveau-Brunswick semblait différent. Le langage acadien fut conservé. Devant ma surprise à entendre certaines expressions, un professeur m'a remis une série de mots existant dans le dictionnaire mais dont le sens et l'usage différent au Québec, en Acadie et en France. J'ai compris que nous devons nous efforcer de nous familiariser avec ces mots que nous n'utilisons pas mais qui font connaître l'évolution de la langue française à travers le monde.

Le vieux français fut conservé en certains endroits, il fait partie de la couleur locale, mais il ne faut pas confondre les expressions françaises correctes et les calques de l'anglais. La traduction littérale de l'anglais au français passe souvent inaperçue mais ces expressions ne sont pas acceptables si nous voulons nous exprimer dans un français correct. Je soumetts une série de ces mots. Vous pourrez les utiliser pour

intriguer vos amis. Nous entendons ces expressions en Colombie-Britannique. Ces expressions nous viennent du vieux français. Elles ont été conservées et transmises de générations en générations.

Quand le Québécois emploie- *connecter* pour brancher, ce n'est pas une erreur, ni un anglicisme. Employé à tout propos il a un sens plus large au Québec que dans le dictionnaire académique.

Venant du latin

connectere; *lier*,
rien n'oblige à lui donner un sens restrictif.

- *embarquer* et *débarquer* sont très usités .

Quelques exemples d'anglicismes:

Anglicismes	Français
batteries	piles
boss	patron, chef
bum	gamin
cartoon	dessin animé
change	monnaie
cheap	bon marché

Anglicismes	Français
check up	révision générale
chicken	poulet
chum	copain
clink	prison
crash	accident
gang	bande
gun	revolver
job	travail, emploi
rush	urgent
screen	écran
sea-food	fruits de mer
shortening	saindoux
slides	diapositives
smile	sourire
split-level	appartement à deux niveaux

Le sujet est loin d'être épuisé. Les francophones de la Colombie-Britannique sont originaires de multiples endroits et conséquemment, possèdent une gamme d'expressions bien différentes.

EN ACADIE

atermoyer
attifer
babine

brailler
capot

chavirer
chicane
coffre
connecter

AU QUEBEC

s'attarder
habiller
lèvre

pleurer
paletot, gilet

perdre la tête
dispute
cercueil
brancher(tout)

EN FRANCE

différer, remettre
parer avec mauvais goût
lèvre pendante de certains
animaux

chanter mal et fort
caisse protégeant le
moteur d'une automobile
renverser, vaciller
querelle de mauvaise foi
meuble à serrer les effets
établir une connexion en
parlant de conducteurs électriques,

EN ACADIE

embaucher
espérer

éteindre
face

∞ gager
galoche

hardes
jaser
jurement

AU QUEBEC

commencer son travail
attendre

abattre
visage
jouer, parier
chaussure

vêtements
parler,
juron

EN FRANCE

engager du personnel
considérer ses désirs comme
capables de se réaliser.

faire cesser de brûler,
face, visage
parier, mettre en gage
chaussures à semelles de
bois.

vieux vêtements
bavarder, médire
blasphème

EN ACADIE

ménager

musc

octroi

patenter

ravauder

serrer

AU QUEBEC

économiser

parfum

subvention

breveter

raccommoder

ranger

EN FRANCE

ne pas se fatiguer
administrer avec économie.

substance odorante

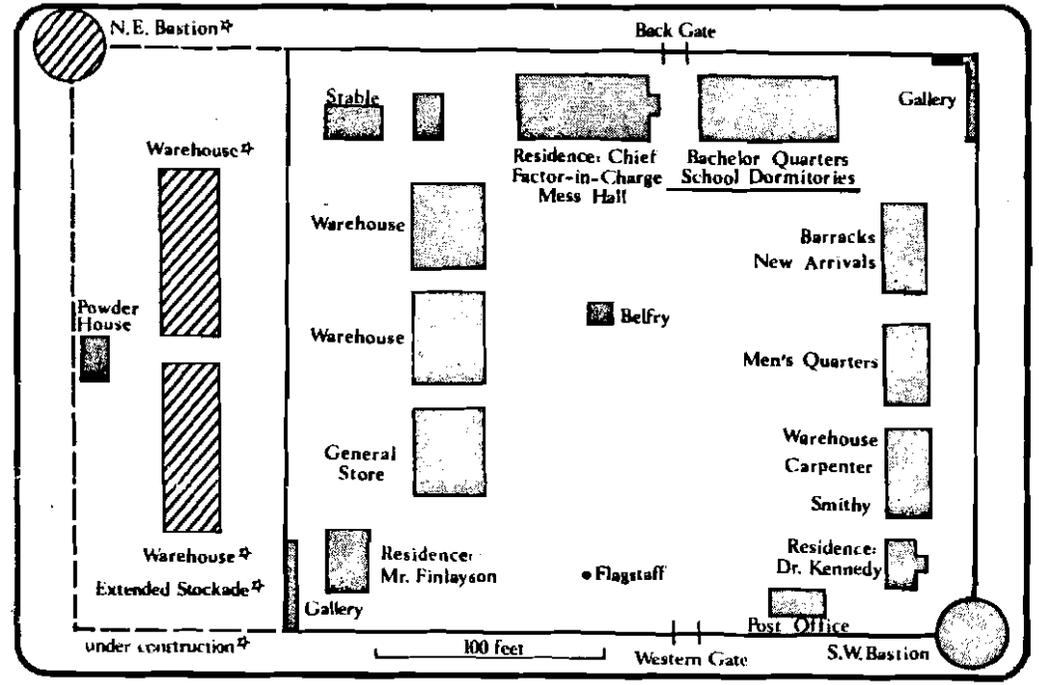
concessions d'une faveur
soumettre à l'impôt de la patente

raccommoder

presser, rapprocher.

69

Certains mots sont discutables. Le contact avec les gens de différentes provinces et différents pays francophones nous font utiliser des mots qui deviennent d'usage local. Dans tout ceci la conciliation et la compréhension sont - - - d'usage, - - - afin de garder la paix.



Extrait d'un feuillet publicitaire *Modern Exhibits* MPCB

Enseignement du Français dès le Début de la Colonie.

Les parents peuvent maintenant faire éduquer leurs enfants dans la langue de leur choix grâce à l'article 23 de la Charte canadienne.

Il n'en fut pas toujours ainsi mais il semble que l'enseignement du français a toujours eu sa place dans le grand Victoria.

En 1843 Douglas faisait construire le Fort. Avec lui, il y avait quinze Canadiens français venant de l'Est. A cette époque la Compagnie de la Baie d'Hudson utilisait le français avec ses employés. Les formulaires d'engagement venaient de Montréal et étaient rédigés en français.

D'après un article écrit dans le *Times-Colonist*, la Compagnie de la Baie d'Hudson manifestait son désir d'établir un programme scolaire afin de procurer l'éducation aux enfants de ses employés.

C'est ainsi qu'en 1848 Robert J. Staines et son épouse Emma Frances Tahourdin, lesquels étaient directeurs d'une école de garçons en France,

furent invités à organiser une école au Fort Victoria.

Dans sa réponse Staines inclua au moins 12 lettres de recommandations et il signala que son épouse pouvait enseigner à tous les degrés incluant la langue française et la musique. Après une présentation aussi intéressante, ils furent immédiatement acceptés pour cet emploi . C'est ainsi qu'un pensionnat pour garçons et filles fut inauguré au Fort Victoria. Ils avaient chacun leurs propres locaux dans ce Fort construit en bois rond, où l'air frais pouvait pénétrer à loisir.

Mme Staines était énergique et elle était reconnue comme bonne institutrice. Sa compétence surpassait celle de son mari. Il était évident que Mme Staines était la directrice de l'école.

Robert Staines avait un goût pour le jardinage . En peu de temps il avait réussi à se procurer des terrains et il passait plus de temps à la culture de ses jardins qu'à l'éducation des élèves qui lui avaient été confiés. Il fut congédié par la Compagnie de la Baie d'Hudson. Staines décida de plaider sa cause auprès de la cour britannique. En route, le bateau sur lequel il voyageait fit naufrage lors d'une tempête et Staines périt.

Après la mort de son époux, Mme Staines

vendit ses propriétés et retourna en Angleterre le 9 janvier 1855. C'est ainsi que la première école de Victoria ferma ses portes trois ans avant l'arrivée des Soeurs de Ste-Anne.

Entre temps le Père Honoré Lempfrit, o.m.i. avait, en 1851, inauguré une école dont l'existence fut vraiment éphémère.¹

Une figure prédominante dans le domaine de l'éducation en français à Victoria fut Madame V.A. Pettibeu. Elle avait ouvert un pensionnat pour jeunes filles à San Francisco en 1852. Au moment de la ruée vers l'or, elle vint s'installer en Colombie-Britannique et enseigna d'abord à l'école instituée par Mgr Demers à Victoria. En 1859, elle ouvrit sa propre école pour filles. Une annonce dans la *Gazette* de Victoria, indiquait:

Mme Pettibeu informs the public
that she has opened a seminary for
Young Ladies on Fort Street
between Government and Broad Street.
Lessons given in French and Music.
For Terms and references, apply at the school.
Victoria Gazette, le 10 mars 1859.

¹ *L'Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest canadien*, 4, 244 par A.G. Morice, o.m.i.

Victoria devint le lieu de résidence de madame Pettibeu. Elle y demeura jusqu'à sa mort, le 20 avril 1880.

Arrivée des Soeurs de Sainte-Anne.

A la demande de Mgr Modeste Demers, quatre religieuses arrivèrent à Victoria en juin 1858 et elles ouvrirent une école dans une cabine construite en billes de bois (genre de construction - poteaux sur sol) mise à leur disposition par Mgr Demers. Cette bâtisse de 18 pieds par 30 pieds avait été construite vers 1845 par la Compagnie de la Baie d'Hudson . Mgr Demers l'avait achetée de Léon Morel. Dès l'ouverture, douze élèves s'y étaient inscrites.

Les filles de Ste-Anne étaient venues dans l'Ouest non pour les bourgeois de la Compagnie, Anglais et protestants, mais plutôt pour éduquer les enfants des employés canadiens-français et catholiques, pour les Métis et les Indiens qu'elles voulaient instruire et convertir.

Le fait que les Evêques et le clergé étaient d'origine française ou canadienne-française démontre bien que cette langue avait droit de cité.

Nouvelle preuve à l'appui: Victoria alors comptait assez de citoyens francophones pour rendre possible la parution - trois fois par semaine - d'un journal français appelé: *Le Courrier de la Nouvelle-Calédonie*.²

Chez les soeurs de Ste-Anne le nombre d'élèves augmentait et les bourgeois de la C.B.H. désiraient que leurs enfants reçoivent l'éducation donnée par les religieuses. Donc, deux religieuses pouvant parler anglais vinrent à Victoria . Elles ouvrirent une classe spéciale pour les élèves de langue anglaise. En 1861 un couvent, en brique, fut érigé sur la rue View, site où se trouve actuellement le palais épiscopal. L'édifice mesurait 36 pieds par 50. Il servait de pensionnat, d'orphelinat et d'école où l'enseignement bilingue était donné .

² *Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest canadien*, 4: 215. Olivier Morault, P.D. p.s.s.

En 1906 l'université partageait les locaux de *Victoria High School* et madame Edna Henry y enseignait le français .

Au nouveau Campus l'enseignement du français occupait une large place dans les programmes d'étude .

Le centre militaire d'Esquimalt et de Royal Road enseignait le français aux militaires.

En 1973 les militaires francophones de la base canadienne d'Esquimalt revendiquèrent leur droit de faire instruire leurs enfants dans leur langue d'origine. Le Ministère de la Défense nationale accorda au Commandant de la base la permission d'établir une école française dans leurs locaux. Le bâtiment choisi par Mme Andrée Johansson , directrice de l'école, était l'ancienne résidence officielle de l'amiral Victor-Gabriel Brodeur, lequel est déjà reconnu «édifice d'Héritage» .

En 1985 le conseil scolaire de Victoria accepta d'incorporer l'école Brodeur à leur district. Elle devenait alors la première école francophone de l'Ile de

Vancouver et la deuxième de la Colombie-Britannique.¹

Mme Johansson décrit le rôle de l'école ainsi :

«L'école est au service de la communauté francophone. Elle est associée à la famille, à l'Eglise aux associations culturelles, sociales et communautaires du groupe d'expression française. Le programme à l'école est axé sur la transmission de la culture et de l'identité française ».

L'école est située au 637 rue Head à Esquimalt. Les bureaux de La Société Francophone de Victoria occupent maintenant une partie de cet édifice ainsi que les locaux d'une prématernelle francophone.

L'enseignement du français s'est perpétué en Colombie-Britannique. Les écoles d'immersion connaissent un taux d'accroissement phénoménal .

¹ L'école Anne-Hébert à Vancouver avait été ouverte précédemment.

HOMMAGE À NOS PIONNIERS

Le Club Canadien-Français de Victoria

La Société Francophone de Victoria se nommait à l'origine: Le Club Canadien-Français de Victoria.

C'est au cours d'une réunion tenue le 21 avril 1941 dans la demeure de Joseph Tremblay, située au 730 avenue Princess, que le Club Canadien-Français vit le jour. Six personnes y assistaient. Le président, M. Georges Terrien avait donné le mot d'ordre suivant: rechercher tous les Canadiens français de l'Île, les inviter, les intéresser, les grouper, les garder.

En 1936, les Tremblay ainsi que plusieurs autres familles de la région de Debde, Saskatchewan, émigrèrent en Colombie-Britannique et s'établirent à Port Alberni. Ils y fondèrent le Club Canadien-Français.

Il fut donc très naturel pour Joseph Tremblay, une fois établi à Victoria, de vouloir organiser un autre club. Son but était de réunir tous les Canadiens français de la province; chaque groupe devait avoir

son propre local et un bureau chef à Victoria. Il espérait qu'ainsi les Canadiens français auraient plus de succès pour l'obtention d'écoles et de l'usage de la langue française dans les églises. Il proposait un moyen idéal pour la sauvegarde de la langue française.

Les sujets qui figuraient à l'ordre du jour du nouveau club étaient l'organisation d'une bibliothèque, la célébration de la Saint-Jean-Baptiste, l'accueil à donner aux militaires canadiens - français stationnés à Victoria, l'obtention d'un service religieux en français à la cathédrale, la recherche d'un local pour le club et la formation de clubs dans les autres régions de la Colombie-Britannique.

Il y avait occasionnellement des services religieux à la cathédrale et ils étaient suivis de réunions sociales. En octobre 1952 le Club décida d'ouvrir un compte de banque spécial en vue de la création d'une paroisse canadienne-française. Les profits des parties de cartes et autres activités sociales vinrent augmenter les fonds de ce compte. En 1954 il y avait déjà 3,020.42 \$ en caisse.

Trois personnes furent déléguées pour aller rencontrer Monseigneur Hill et lui demander la

permission de prendre une option de 1,000.00\$ sur l'église anglicane Saint Mathias et sa salle paroissiale situées au coin de l'avenue Richmond et Lillian. Une pétition portant quatre-vingt-deux signatures lui fut envoyée et en février 1956 il se montra favorable à ce projet. Il fallait cependant que l'église soit payée comptant. Grâce aux bonnes relations entretenues par le Club avec le Conseil de la Vie française la présidente, Mme Yvonne Fortin-Terrien , leur présenta le projet et obtint un don de 8,000.00\$. Les autres démarches nécessaires furent faites pour l'achat de l'église et de la salle ainsi que pour obtenir la permission de Rome d'ouvrir une église française. Le 24 novembre 1957 le décret d'érection de la nouvelle paroisse était lu dans toutes les églises du diocèse.

Un des premiers objectifs du Club Canadien-Français était réalisé. C'est donc grâce à ce petit groupe de travailleurs que le fait français est resté vivant à Victoria.

Dès 1958 la Paroisse Saint-Jean-Baptiste et le Club Canadien-Français eurent chacun leur conseil d'administration. Pendant un certain temps les locaux paroissiaux furent utilisés pour les réunions du Club

mais les administrateurs avaient des objectifs différents.

Lorsque le Club Canadien-Français bénéficia d'une subvention accordée par le Secrétariat d'État, un local put être loué et un directeur fut engagé pour administrer les projets soumis par les Directeurs du Club.

En 1982 le Club Canadien-Français devint La Société Francophone de Victoria. De nos jours les locaux de la Société sont spacieux, les organisations sont multiples et variées. Un bulletin mensuel établit un contact avec les membres et permet la diffusion des activités qui réunissent un public varié. De nombreux services sont offerts et la promotion du français s'y fait par une variété de moyens. Une étroite collaboration existe entre toutes les organisations francophones du grand Victoria.

Un grand choix de volumes s'étale sur les rayons de leur bibliothèque qui est à la disposition du public intéressé.

Il est impossible de nommer et d'exprimer notre

reconnaissance à tous ceux et à toutes celles qui ont participé et travaillé bénévolement pour assurer le progrès de La Société Francophone de Victoria.

Chacun de nous doit avoir beaucoup de reconnaissance envers ces pionniers de la première heure qui ont su rassembler les francophones. Donc:

HOMMAGE ET RECONNAISSANCE

Bibliographies:

Supplément du Soleil de Colombie, 4 juin 1982 et Procès Verbaux du Club Canadien- français.

Loretto Hall

Victoria a toujours été une ville fleurie. Lors de la fondation du *Club Canadien-Français de la Colombie Britannique* en 1941, plusieurs de leurs réunions se tenaient à Loretto Hall. Cette maison jouissait d'un vaste et magnifique jardin réputé par la taille ornementale de ses arbres. M. W.J. Pendray avait fait construire ce château en 1897 et il intriguait ses quatre fils en donnant aux arbres de son jardin la forme d'animaux. Ce jardin était célèbre par l'abondance, la variété et l'arrangement de ses fleurs.

Loretto Hall, sise au 309-327 rue Belleville, devint une résidence pour pensionnaires. Les Soeurs Missionnaires de Notre-Dame des Anges, religieuses canadiennes-françaises venues de Lennoxville, province de Québec occupèrent ce local du 15 décembre 1939 au 5 août 1969.

Une note tirée des chroniques de la congrégation des Srs Notre-Dame des Anges en date du 13 décembre 1939, explique la provenance du nom . «Le notaire vient faire signer le contrat. La maison Pendray sera désormais «Loretto Hall ».

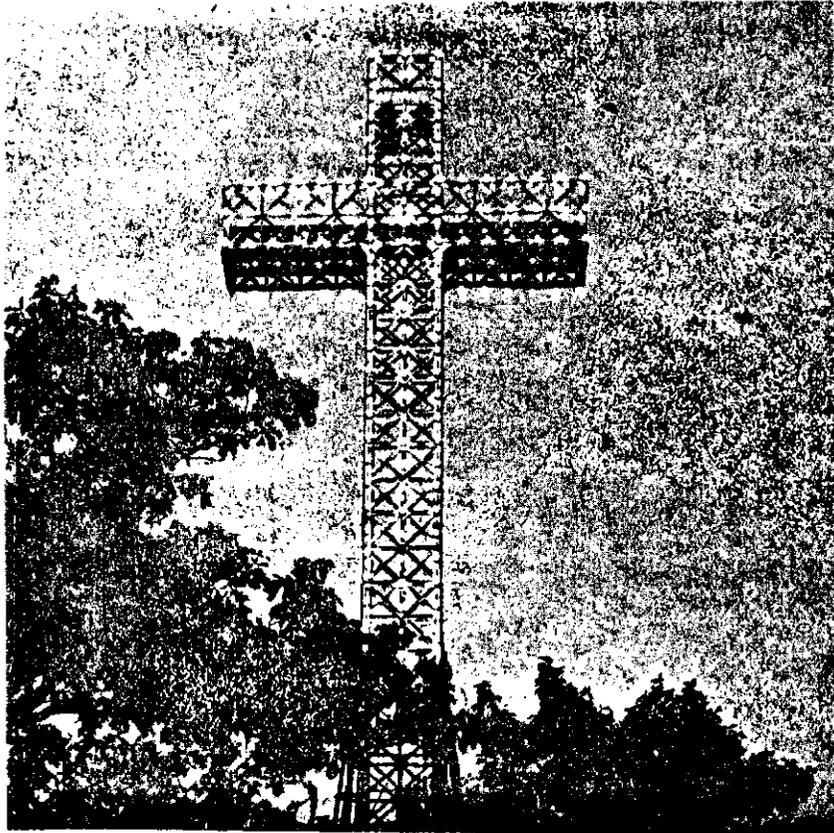
Monseigneur Cody, notre évêque, lui donne ce nom vu que c'est aujourd'hui l'anniversaire de la translation de la maison de Nazareth à Lorette.»

Les membres du Club Canadien-Français célébraient la fête de la Saint-Jean-Baptiste et les festins de Noël dans les locaux de cet établissement. Pendant un certain temps ils se réunissaient mensuellement dans ses salons ou ses jardins. Le Club était l'ami des religieuses et le manifestait en aidant à l'occasion des bazars organisés annuellement.

Ces religieuses avaient aussi ouvert une Mission Chinoise rue North Park. Cette école anglaise, fréquentée par des Chinois et des Canadiens, comprenait le Jardin d'Enfants, les cours de première et de deuxième années. On y donnait aussi des cours particuliers aux adultes chinois. Les religieuses visitaient les familles, les malades et les maisons de vieillards. Cette mission, établie le 22 janvier 1941, rendit d'incalculables services à la population de Victoria jusqu'au 31 juillet 1963. La résidence des pensionnaires ferma ses portes en 1969.

Qu'est devenu Loretto Hall? William et Florence Prior achetèrent cet établissement en 1970 et y organisèrent de magnifiques salles à manger.

Florence Prior et Helen Beirnes sont maintenant les hôtes de ce magnifique restaurant appelé *The Captain's Palace*.



Courtoisie du Canadien National

Croix érigée sur le Mont-Royal à Montréal par
la Société Saint-Jean-Baptiste.

Fête nationale du Canada Français

Les Canadiens français ont pour patron saint Jean Baptiste, comme les Français ont saint Louis, les Anglais saint Georges, les Irlandais saint Patrice et les Bretons saint Yves. C'est le 24 juin que notre patriotisme se retrempe dans une double fête religieuse et civique.

Origine de la Saint-Jean-Baptiste au Canada

Le 25 février 1908, Sa Sainteté le Pape Pie X, accédant au voeu de S. Em. le cardinal Bégin, nous donnait en saint Jean Baptiste un protecteur et un modèle à imiter.

Dans un bref pour perpétuelle mémoire, le Saint-Père écrit:

«Jugeant que cela pouvait être grandement profitable aux intérêts de la vie catholique dans ce pays, Nous avons décidé de faire droit à ces prières, d'autant plus volontiers que Nous avons une grande confiance dans le secours et l'intercession de ce saint, que depuis son origine le peuple canadien n'a cessé d'honorer d'une piété toute particulière.»

Nous établissons, constituons et proclamons saint Jean Baptiste, patron spécial auprès de Dieu des fidèles franco-canadiens, tant de ceux qui sont au Canada que de ceux qui vivent sur une terre étrangère».

Le bref de Pie X est le sceau divin apposé à une dévotion vieille de trois siècles chez nous et dont l'origine se perd dans l'histoire ancienne. *Les Relations des Jésuites*, à partir de 1636, racontent la cérémonie du «feu de la Saint-Jean», que nos ancêtres ont apportée de France où elle se pratiquait depuis sept cents ans au moins, puisqu'un auteur du XIII^e siècle spécifie qu'on allumait alors les feux au milieu de la nuit. Il semble en effet que nous ayons là une de ces coutumes naïves que l'Eglise a conservées, anoblies et tournées à la gloire de Dieu.

L'humanité primitive a toujours voué un culte à la lumière. Aujourd'hui encore, bien des peuplades adorent le soleil comme la source de la vie. L'on faisait jadis du solstice d'été un temps de réjouissance et d'hommage à la clarté alors dans sa splendeur. Cette coutume assez grossière, filtrée dans les civilisations des Perses, des Grecs et des Romains et passée chez les

Gaulois, le christianisme l'aurait épurée, rehaussée, tournée en fête de la Nativité de saint Jean Baptiste. Les bûchers de la Saint-Jean défrayèrent les joies populaires du moyen-âge, au point qu'en France les illuminations devinrent un signe de réjouissance. En Nouvelle-France, c'est une belle cérémonie religieuse qui a lieu le 23 juin au soir. Les Relations des Jésuites nous montrent nos pères, à partir de 1636, observant un rite qui souffre peu de variantes.

La Saint-Jean n'était alors qu'un amusement populaire, une coutume poétique sans but de patriotisme militant. Cette date n'en était pas moins tout indiquée pour le jour où l'on voudrait instituer une fête nationale. Ludger Duvernay sut le comprendre, ce fut le succès de sa célébration rajeunie et de la Société qu'il fonda en 1834.

La Société Saint-Jean-Baptiste

Le 24 juin 1834, à Montréal, dans le jardin de l'avocat McDonnell, où se trouve aujourd'hui la Gare Windsor, Ludger Duvernay réunissait soixante convives en l'honneur de saint Jean Baptiste et en faveur des

libertés constitutionnelles, sous la présidence du maire Jacques Viger, au milieu des flambeaux, des fleurs, de la musique et surtout des discours. Treize orateurs célébrèrent en français et en anglais, non la bonne entente – tous présentèrent un front uni à l'adversaire commun – mais Papineau, les réformistes et saint Jean Baptiste, ce glorieux patron «*qui il y a dix-huit siècles, est venu préparer la voie de la réforme morale*». L'on porta 25 santés, pas une de moins: au peuple, à la Chambre, à Papineau, Bourdages, Bédard, à tous les apôtres et martyrs de la liberté, au clergé, au Canadien, à Duvernay, président de la Société *Aide-toi*, et à toute la jeunesse. Un étudiant en droit, Georges-Etienne Cartier, chanta son *O Canada, mon pays, mes amours* et l'on décida que la fête se répéterait chaque année. On se donna comme devise:

Nos institutions, notre langue et nos lois,

et pour but: unir les Canadiens, leur fournir l'occasion de s'entr'aider. Pendant cinquante ans la fête fut presque toute la raison d'être de la Société, surtout dans les milieux anglais. Cette récapitulation vivante et annuelle de l'histoire de la patrie, cette commotion patriotique qui secouait les endormis et les endormeurs, ce souffle d'un

jour qui ranimait le feu sacré, la petite flamme d'idéal et de vie française que l'utilitarisme n'avait pas encore réussi à éteindre, ces processions magnifiques et ces discours sans fin comportaient pour nos compatriotes de 1870 à 1890 une vertu qui les retenait au pays, ou qui les inspirait; aux Etats-Unis, les sacrifices de bâtir des églises françaises et des écoles où les enfants apprenaient encore la langue des aïeux. Nous ne sommes peut-être pas assez démonstratifs, pas assez bruyants aujourd'hui; nous jouons au peuple vieux, nous oublions une vérité de psychologie que Duverny comprenait quand il voulut une fête bien vivante, un patron, un emblème, un drapeau, un chant national.

En 1874, 1884 et 1900, la Société de Montréal, et en 1880 celle de Québec, donnèrent des fêtes grandioses suivies de congrès nationaux dans le but de réunir et d'organiser les forces de la race. Des délégations ou des télégrammes partis de tous les coins de l'Amérique venaient jurer la fidélité des mille groupes de la dispersion.

Au congrès de 1880, à Québec, le programme était très vaste, on voulait étudier nos intérêts *religieux, politiques et sociaux, intellectuels et matériels* -

de quoi occuper cinq congrès. Bien des acclamations jaillirent en 1880 et bien des prophéties qui manqueraient d'objet aujourd'hui. Aux noces d'or de la Saint-Jean-Baptiste en 1884, on réédita l'immense programme de Québec, dans un congrès de cinq séances de quatre, cinq et six discours chacune. Le congrès du 75e anniversaire, en 1909, délimita bien le sujet d'étude: l'on rêvait de rallier nos centaines de sociétés en une fédération nationale et catholique pour défendre et promouvoir les oeuvres sociales et religieuses.

Dans des séances à part, les Canadiennes développèrent un admirable féminisme en faveur des oeuvres de charité, des oeuvres d'éducation et des oeuvres d'économie sociale.

Le centenaire de 1934 voyait arriver une belle délégation de 300 Franco-Américains, attirés aussi par les fêtes de Cartier à Gaspé et de Laviolette à Trois-Rivières. Défilé splendide, excursion aux forts de Chambly et de Verchères, insistance sur le Retour à la Terre comme remède au chômage, pour tirer du mal un bien, notre force traditionnelle. Mais nous touchons à l'histoire contemporaine.

A Montréal, la Saint-Jean-Baptiste s'occupa de

grouper les capitaux comme les hommes. Dans son vaste Monument National inauguré en 1893, elle abrita ses filiales, la Caisse Nationale d'Economie et la Société Nationale de Fiducie. Dans d'autres champs d'action, elle s'occupa de la francisation des services publics, elle publia une revue, elle donna des cours du soir et des conférences, elle institua des concours de collégiens sur l'Histoire du Canada, et de littératures sur divers sujets canadiens. Elle recueillit et expédia partout des livres français, elle édifia sur le Mont-Royal une immense croix qui perpétua celle que M. de Maisonneuve y avait dressée en 1643. C'est ainsi qu'elle entendit vivre sa devise: *Rendre le peuple meilleur.*

Puisque depuis près de deux cents ans nous sommes ici condamnés à la défensive, sur des flots distants rongés du flot des étrangers, nous devons nous donner le plus de moyens possibles et tenir nos résolutions.

Outre l'éducation régulière du patriotisme dans la famille et à l'école, à la Dollard et à différents anniversaires, la fête nationale arrive bien pour apprendre à nos gens ce que l'Eglise et la patrie réclament d'eux, pour leur dire la gloire des morts et le devoir des vivants.

Mgr Langevin répétait souvent:

«Avant mon arrivée à Saint-Boniface, j'ignorais ce que c'est que le patriotisme.»

Ne laissons pas dormir le patriotisme de nos gens, enseignons-leur à garder un poste, à ne pas être une troupe de myopes et d'errants. Montrons que nous sommes des *rameaux de France* jetés ici pour la santé de l'Amérique.

Selon le voeu d'Edmond de Nevers;

«Deux choses seulement peuvent sauver nos frères dispersés; la foi en la religion de leurs pères et en l'avenir de leur race, et la fierté du nom français».

Cette foi, cette fierté c'est nous qui devons l'entretenir chez nous. Que saint Jean Baptiste nous soit en aide!

Bibliographie. *Encyclopédie de la jeunesse* - Le livre du Canada, page 1723 Edition 1942.

Architecture Canadienne-française à Victoria en 1858.

Une importante contribution de Mgr Modeste Demers à Victoria fut l'érection en 1858 de la première cathédrale catholique en Colombie-Britannique, soit la cathédrale St-André.

Cette jolie petite cathédrale située sur la rue Humbolt fut fréquentée par les premières familles de Victoria jusqu'à ce que la cathédrale *St Andrews* fut construite sur la rue View en 1892.

L'auteur des plans et le responsable de la construction de cette cathédrale catholique romaine était le Frère Joseph Michaud, un architecte très talentueux venant de Kamouraska, province de Québec. Le Frère Michaud, c.s.v., fit le voyage jusqu'à Victoria en 1858 avec Monseigneur Demers et les abbés Pierre Rondeault et Charles Vary ainsi que le frère Gédéon Thibodeau, aussi Clercs de Saint-Viateur. Quatre soeurs de Sainte-Anne faisaient aussi partie de l'expédition. Le trajet s'effectua de Montréal à New York, en chemin de fer et ensuite par bateau jusqu'à Panama. Ils traversèrent l'isthme de Panama par voie ferrée, et le voyage se

continua par bateau jusqu'à Victoria où ils arrivèrent le 5 juin 1858.

A son arrivée, Mgr Demers le chargea de la construction d'une cathédrale. Elle mesurait 75 pieds par 30 pieds et son architecture était purement classique. Le bois de construction fut obtenu de San Francisco, les bancs, construits en pin rouge, étaient l'oeuvre de monsieur Forbes. Les fenêtres étaient présentées d'une façon symbolique. Les huit fenêtres de chaque côté représentaient les huit béatitudes. Ce travail artistique avait été fait par le Frère Michaud, car il pouvait travailler le cuivre. Il possédait de multiples talents. Ces fenêtres ne sont plus dans la chapelle actuelle. La *Provincial Capital Commission* se pose de multiples questions et fait des recherches pour savoir ce qu'elles sont devenues.

On croit que le Frère Michaud aurait élaboré les plans de l'Académie Ste-Anne mais il fut rappelé trop tôt pour compléter le travail. L'architecture de cet édifice reflète son style.

Ce fut dans cette cathédrale, officiellement ouverte le premier novembre 1858, que le Frère Michaud fut ordonné prêtre le 25 mars 1860, par Monseigneur Demers. Il fut en fait le premier à être ordonné prêtre dans le diocèse de Victoria.

En 1886, la cathédrale devenue trop petite pour la population toujours grandissante, fut remplacée par une église temporaire sur la rue View. La présente cathédrale St-Andrew ne fut érigée qu'en 1892.

Il fut décidé que la petite cathédrale St-André serait transportée de l'autre côté de la rue Humbolt et serait annexée à l'Académie Sainte-Anne.

Pendant environ 30 ans, la première cathédrale fut chère aux coeurs des citoyens de Victoria. Grâce à Mgr Demers, les familles catholiques de l'époque se considéraient sans doute très chanceuses de pouvoir pratiquer leur religion d'une façon active.



APCB 6577

Frère Joseph Michaud, c.s.v.

Biographie de Joseph Michaud

Le Frère Michaud, c.s.v., né à Kamouraska, entra chez les Clercs de Saint-Viateur en 1848. Il était le directeur du collège de Rigaud depuis 1855 quand il accepta, au printemps de 1858, d'aller fonder un établissement de sa Communauté à Victoria. Jusqu'à son retour dans l'Est, à l'automne de 1862, il exerça ses talents d'architecte et de constructeur: écoles, couvents, pro-cathédrale surgirent sous son habile direction. En même temps, il compléta ses études cléricales et Mgr Demers l'éléva à la prêtrise le 25 mars 1860. Successivement professeur de collège, aumônier des Zouaves à Rome, architecte de la cathédrale de Montréal. Pendant sa vieillesse il poursuivit des travaux de collection au bénéfice du musée de Joliette.

Bibliographie:

B.A. Allaire, (*Dictionnaire*, 1: 384;)

Antoine Bernard, c.s.v., *Les Clercs de Saint-Viateur au Canada*.



Le Phare de RACE POINT

Vignette par Jean Robillard

Phare de RACE ROCKS

Race Rocks fut ainsi nommé en 1842 par un officier de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui avait observé que l'action périlleuse des marées et courants encerclant l'île accentuait la course des eaux à tel point que la mer n'était pas navigable. En 1859, cette observation décida, d'ailleurs, les Capitaines Richards du *HMS Plumper* et Fulford du *HMS Ganges*, de choisir *Race Rocks* pour la construction d'un phare à l'embouchure du détroit de Juan de Fuca. Il est situé sur une île tout près de Victoria, à l'embouchure du détroit de Juan de Fuca.

Il fut mis en service le 26 décembre 1860. Presque toute la structure fut érigée en granit. Des pierres taillées, numérotées et transportées par navire des Îles Britanniques furent utilisées pour la majeure partie de la construction. Une distance totale d'environ seize mille milles nautiques fut parcourue car le navire avait dû contourner le Cap Horn.

Des pierres de grès local furent utilisées pour la partie supérieure. Il mesure 93 pieds et 6 pouces de haut avec un diamètre de 21 pieds à sa base et de 13

pieds à son sommet. C'est une merveille d'architecture.

La lanterne dans la tour du phare consistait en une lampe en cuivre dans laquelle il y avait deux mèches circulaires alimentées avec de l'huile de chien de mer. Un réflecteur pivotant complétait la signalisation.

M. George N. Davies fut le premier gardien du phare. Une de ses premières tâches fut de peindre l'extérieur du phare en sections alternantes de blanc à noir. Cette demande fut exigée par des marins qui avaient des difficultés pendant le jour à distinguer la tour du phare de son arrière plan. Cela accompli, le phare de *Race Rocks*, en plus d'être le seul peint de cette façon, était aussi visible de dix huit milles nautiques.

Il y eut aussi des moments de tristesse à ce point isolé. Il n'y avait pas de chaloupe de sauvetage au phare et à l'occasion de Noël en 1865, un groupe de cinq personnes qui ne s'était pas préoccupé du signal de tempête et désirait passer la fête de Noël avec la famille Davies périt sans pouvoir être secouru. L'année suivante, George Davies tomba malade et il descendit le drapeau à mi-mât afin d'obtenir du secours, mais son signal ne fut pas reconnu par les navires et il décéda sans secours.

M. Thomas Argyle lui succéda et remplit cette fonction pendant 21 ans. Un jour il secourut deux hommes qui s'étaient agrippés à une épave. Malheureusement ces deux hommes avaient déserté le navire *HMS Shah* et Argyle dut payer une amende de \$100 pour les avoir secourus.

En 1886, à la suite du naufrage du *SS Barnard Castle* près de Race Rocks, une lanterne à pétrole possédant trois mèches fut installée. Afin de prévenir les accidents de navigation en temps de brume l'on installa un avertisseur sonore actionné par un moteur à vapeur pour suppléer à la lumière du phare.

Le 13 octobre 1929 le navire *Empress of Canada* échoua près des rochers. Afin de réduire le nombre des naufrages, un émetteur radio-balise fut inauguré à Race Rocks. Un générateur électrique fut installé pendant la deuxième guerre mondiale et l'installation fut perfectionnée en 1963. Malheureusement, malgré toutes ces améliorations, les marées et puissants courants aux approches de Race Rocks seront toujours très menaçants et continueront à

contribuer aux naufrages des marins imprudents.

Race Rocks est aussi un sanctuaire pour les loup-marins, les cormorants et d'autres oiseaux.

Sources d'informations:

Landmarks écrit par Geoffrey Castle et publié dans le *Times-Colonist*, 29 septembre 1984.

Aussi, détails historiques fournis par Jean Robillard, auteur du dessin du phare Race Rocks (page précédente). Ce dernier fit la navette autour de l'île pendant vingt-six ans avec la Garde-côtière.

Historique des premiers cimetières de Victoria.

La ville fut dotée de plusieurs cimetières. Après la fondation du Fort Victoria la Compagnie de la Baie d'Hudson établit un petit cimetière un peu en dehors de la palissade. Ce site est maintenant l'intersection Johnson et Douglas. L'explosion de la population créée par *la ruée vers l'or* en 1858 prouva que cet endroit n'était plus satisfaisant. Le cimetière de la rue Quadra, maintenant appelé *Pioneer Square*, fut donc inauguré. Il était divisé en trois sections: une pour l'Église anglicane ou épiscopale, une deuxième pour les marins et une troisième pour l'Église catholique romaine. Il fut difficile d'établir à qui le gouverneur Douglas avait donné le terrain. Par la suite ce don, mal défini, causa des ennuis. Il y avait aussi des problèmes d'égoutement qui causaient des inconvénients aux citoyens vivants aux environs de ce lieu.

En 1861 la Législature coloniale proposa la création d'un nouveau cimetière qui serait situé en dehors des limites de la ville et la fermeture de celui de la rue Quadra. Ce n'est qu'en 1868 que d'autres pressions furent faites pour que les autorités décident d'acheter un autre terrain en dehors de la ville. Entre temps l'aménagement du cimetière situé à l'intersection Quadra et Rockland avait été amélioré.

En juin 1870 le gouverneur Douglas nomma un comité pour s'occuper d'établir des règlements pour la régie du cimetière. La rédaction de ces règlements fut complétée en décembre 1870 et le 30 avril 1871, sur recommandation du Comité des cimetières, le Gouverneur annonçait qu'il n'y aurait plus d'enterrements au cimetière de la rue Quadra après le 30 avril 1872; il fallait donc prévoir l'achat d'un nouveau terrain.

En 1872 le gouvernement de la province de la Colombie-Britannique donnait aux responsables des Cimetières de Victoria un terrain inoccupé mesurant 47 acres et situé près de *Ogden Point*. Le plan initial pour la préparation de l'espace de 12 acres appelé *Medana's Grove* ne fut pas accepté. Le Dr J.S. Helmcken, entre autres, jugea que ce terrain était d'une trop grande valeur pour être utilisé à cet effet. Ce terrain exposé au vent pouvait aussi créer un risque pour la santé publique. Les responsables vendirent donc une partie du don reçu près de *Ogden Point* et achetèrent 12 acres de terrain de moindre valeur appartenant à M. Robert Burnaby et situé sur la *Baie Ross*. Dès octobre 1872 les travaux de division et d'assainissement du terrain furent entrepris et la mise en vente des lots commença en mars 1873.

La planification de ce site avait été faite, au

moins en partie, par M. E. Mallandaine, architecte bien connu de Victoria. Il avait aussi exécuté des plans pour le cimetière juif (1859), pour celui de la base navale (1873) et pour ceux de *Saanich Sud* (1880) et de *Metchosin* (1884).

Il y aurait encore beaucoup à dire pour faire mieux connaître l'histoire de ce jardin de repos de nos ancêtres.

Historic Guide to Ross Bay Cemetery par John Adams ainsi que l'article écrit par Ron Hawker pour le *British Columbia Historical News* Vol. 20 no.3 m'ont permis de vous faire une synthèse de cet endroit historique qui est toujours accessible aux visiteurs.

Une visite à ce jardin de repos nous permet de lire ces noms sur des épitaphes de style. En voici quelques uns:

**Mme Anne C.V. Pettibeu
(1810-1880),
de Paris, France.**

Elle dirigeait une maison de pension pour jeunes filles ainsi qu'une école;

Marie Larbonne

(1819-92),

née en France.

Un fait intéressant: le français, l'anglais et le latin ont été utilisés pour l'inscription sur son épitaphe,

Margaret Dupont

(1819-1903) et le

major Charles Dupont

(1873-1923)

Ces noms apparaissent dans la brochure: *Guide Historique du "Ross Bay Cemetery"* par John Adams. Dans cette brochure on peut aussi y lire les noms de quelques uns qui ont participé à la fondation de Victoria:

James Douglas,

John Work et sa famille,

Matthew Baillie Begbie,

William Fraser Tolmie,

Roderick Finlayson

et combien d'autres.

Faits et dates historiques en Colombie-Britannique

- La première contribution faite par les Canadiens français en Colombie-Britannique date probablement des expéditions faites par Alexander Mackenzie (1793), Simon Fraser (1805) et David Thompson (1807).

Ces trois hommes, grâce à l'habileté des *Voyageurs* et au fait que les Canadiens-français connaissaient les Indiens et leur dialectes, ont pu voyager par les cours d'eau et à travers les forêts et développer le commerce des fourrures dans l'Ouest, lequel servit de base au développement de la Colombie-Britannique.

- Lorsque le commerce des fourrures diminua, plusieurs de ces Canadiens demeurèrent ici; ils devinrent fermiers, ils formèrent des arrondissements qui devinrent des villes. Certaines de ces villes portent encore le nom de leur fondateur; un exemple: Quesnel.

- En 1911, l'arrivée d'un nombre considérable de Québécois permit la fondation de Maillardville près de Vancouver.

- En 1838, 60% des 6,900 habitants qui demeuraient en Colombie-Britannique parlaient français. (Statistiques fournies par la F.F.C.B.)

- Les Canadiens français qui avaient développé des arrondissements, virent des Français et d'autres Canadiens français se joindre à eux. Les missionnaires vinrent ouvrir des écoles et des paroisses. Plusieurs de ces institutions existent encore de nos jours.

- Disséminés à travers la Province, les Canadiens français sentirent le besoin de former des groupes au sein desquels ils pourraient se retrouver; c'est ainsi qu'en 1905, une *Union canadienne-française* se forma à Vancouver et s'est maintenue jusqu'en 1926. Plusieurs autres organisations furent établies .

- Au point de vue scolaire, la première pétition pour obtenir des écoles françaises fut signée en 1881. Les francophones et les francophiles luttent encore de nos jours pour l'obtention du français.

- L'ère des *Voyageurs* est terminée mais la voix française existe toujours à travers la Colombie-Britannique. De nombreux livres rappelant le fait français en Colombie-Britannique pourraient être écrits.

Index des noms de personnes

- Adams, John 107
Allaire, B.A. 99
Argyle, Thomas 103
Beauchamp, Jacques 18
Beaulieu, François 18
Bédard 90
Begbie, Matthew Baillie 108
Bégin, le Cardinal 87
Beirnes, Helen 85
Bériau, François 17
Bernard, Antoine, c.s.v. 99
Bisson, Baptiste 18
Bouchette, Joseph 25
Bourdages 90
Brodeur, Victor-Gabriel 76
Brouillette, Benoît 24
Bulwer-Lytton, Sir Edward 40
Cartier, Georges-Etienne 90
Castle, Geoffrey 104
Chaboillez M. 15
Charles II 8
Charlevoix, Père 23
Cody, Monseigneur 84
Colville, Andrew 19
Comtois, François 18
Connelly, Amélia 33
Connelly, William 36
Dallas, Alexander G. 37
Dallas, Mme Jane 37
Davies George N. 102
Delorme, Pierre 17
Demers, Mgr Modeste 49, 50, 74, 95,
96, 97, 99
Des Groseilliers, Médard Chouart 7, 8, 9, 10
Doucette, Charles
Douglas, James, gouverneur 31, 35,
36, 71, 106, 108 106
Douglas, Lady 36,
Dupont, Major Charles 108
Dupont, Margaret 108
Duvernay, Ludger 89, 90, 91
Ellice, Edward 19
Finlayson, Roderick 108
Forbes 96
Frontenac 1
Fulford, Capitaine 101
Gibbs, Dr. Geo. 50
Good, Alice 37
Good, Charles 37
Gray, Capitaine, Robert 39
Groulx, Lionel 60
Hawker, Ron 107
Hearne, Samuel 17
Helmcken, Dr J. Sebastien 37, 106
Henri IV 5
Henry, Edna 76
Hill, Monseigneur 79
Hudson, Henry 8
Jeanne Mance 1
La Vérendry 24
Landry, Joseph 17
Langevin, Mgr 94
Larbonne, Marie 108
Laval, Mgr de 23
Laviolette 92
LeJeune, Père, J.M. 58
Mackenzie, Alexander 17, 18
Maisonneuve, M. de 1, 93
Mallandaine, M.E. 107
Marguerite Bourgeois 1
Massicotte, E.Z. 21
McDonnell, l'avocat 89
McGillivray, Simon 19
McGillivray, William 19
Michaud, Frère Joseph, c.s.v. 95, 96,
98, 99

Morel, Léon 74
 Morice, A.G. 73
 Nevers, Edmond de 94
payeurs 24
 Papineau 90
 Pendray, W.J. 83
 Perrot, Nicolas 24
 Perses 88
 Pethick, Derek 34
 Pettibea, Mme Anne C.V. 107
 Pie X 87, 88
 Prior, William et Florence 85
 Radisson, Pierre-Esprit 5, 7, 8, 9, 10
 Richards, Capitaine 101
 Robillard, Jean 104
 Rocheblave, M. 15
 Rome 80
 Rondeault, Pierre 95
 Rumilly, Robert 11
 Rupert, prince 39
 Sainte-Anne, soeurs 95
 Saunders R.M. 25
 Steinbuck, John 17
 saint Jean Baptiste 87-90, 94
 saint Louis, 87
 Talon, 1
 Sage, Walter N. 36
 saint Georges 87
 saint Jean Baptiste 87-90, 94
 saint Louis 87
 Terrien, Mme Yvonne Fortin 80
 Thibodeau, Gédéon 95
 Thompson, David 44, 109
 Times-Colonist 71, 104
 Tolmie, William Fraser 108
 Tremblay, Joseph 78
 Trois-Rivières 6, 7, 92
 Vallée du Fraser 53
 Vancouver, Georges 44
 Vary, Charles 95
 Vérendrye, M. de la 15
 Viger, Jacques 90
 Ville-Marie 1, 7, 10,
 Work, John 108
 Zouaves à Rome 99

Index des sites

Académie Ste-Anne 96
 Amérique du Sud 33,94
 Angleterre 13
 Athabaska 17
 Atlantique 29
Baie Ross 106
 baie d'Hudson 7, 8, 9
 baie James 7
 Bella Coola Rock 18
 Belleville, rue 83
 Boston 8
 British Columbia 40
 Cadboro Bay 31
 Californie 25,18,49, 25
 Canada 15, 18, 35, 39, 47, 48,
 51, 64, 84,88,
 Cap Horn 101
 Captain's Palace 85
 Chambly 92
 Chine 10
 Cimetières de Victoria 106
 Colombie-Britannique 3, 19, 25,
 78, 79,95,106,
 Columbia 45
 Debde, Saskatchewan 78
 Demerara, Guyane 33
 Douglas, rue 105
 Ecosse 13

Espagne 43, 44
 Esquimalt, centre militaire 76
 Etats-Unis 24, 39, 43, 43, 45, 47, 91
 Europe 26, 29
 Fort Albert 31
 Fort Durham (Taku) 31
 Fort St James 33
 Fort Victoria 2, 5, 31, 34, 45, 72, 105
 France 5-7, 28, 29, 40, 64, 71, 89, 94
 Gare Windsor 89
 Gaspé 92
 Grande-Bretagne 43, 45
 Haute Colombie 53
 Hudson, rivière 28
 Humbolt, rue 97
 Iles Britanniques 101
 Johnson, rue 105
 Joliette 99
 Juan de Fuca 101
 Kamouraska 95, 99
 Lennoxville 83
 Lillian, rue 80
 Londres 8, 19
 Lorette 84
 Loretto Hall 83, 85
Medaba's Grove 106
 Méditerranée 51
 Mer de l'Ouest 8
 Mer du Nord 17
Metchosin 107
 Mexique 28
 Mont-Royal à Montréal 84, 86, 93
 Montréal 6, 7, 10, 13, 14, 21, 24, 71,
 89, 92, 95, 99,
 Monument National 93
 Nazareth, 84
 New York 95
 Nootka sound 51
 North Park, rue 84
 Nouvelle York 23
 Nouvelle-Catédonie 39, 40, 45, 46
 Nouvelle-France 2, 5, 7, 23, 27,
 28, 29, 30, 89
 Océan Glacial Arctique 17
Ogden point 106
 Oregon 44, 45, 49, 51, 52, 53
 Pacifique 18
 Pacifique, océan 17, 93,
 Panama 95
 Pennsylvanie 28
 Perses 88
Pioneer Square 105
 Princess, rue 78
 Quadra, rue 105, 106
 Québec, 6, 7, 18, 29, 33, 64, 65,
 83, 91, 92, 95,
 Race Rocks, 100-103
 Richmond, rue 80
Rio de San Rocque 39
 Rocheuses, montagnes 17, 40, 44, 49
 Rockland, rue 105
 Rome 80
 Royal Road 76,
 Rupert, (rivière) 9
 Russie 43
Saanich Sud 107
 Saguenay 5
 Saint-Laurent, (fleuve) 5
 San Francisco 73, 96
 St-André (cathédrale) 95
 St-Andrew, (cathédrale) ,97
 Supérieur, Lac 7
 Surinam, 51
 Tadoussac 5, 6
 Terre de Rupert 45
 Trois-Rivières 6, 7, 92
 Vallée du Fraser 53
 Verchères 92
 Victoria, 2, 3, 31, 34, 38, 47, 48, 49, 61,
 71, 73-75, 79, 95-97, 101, 107
 View, (rue) 97
 Ville-Marie 1, 7, 10,

Index - Varia

- Association Historique Francophone de Victoria*, 2
Astor, Cie 51
Aventuriers 23
Beaver (ship) 31
British Columbia Historical News 107
Cadboro (ship) 31
Canadien français 25, 26
Canadien 19, 24, 25, 27, 28, 90
Canadiennes 92
Chehalis 51, 52
Chinois 84
Chinook pur 51, 52
Cie Astor 51
Clercs de Saint-Viateur 95, 99
Club Canadien-Français, 80, 81, 82, 83, 84
Columbia (ship) 39
Compagnie de Baie d'Hudson 5, 9, 15, 16, 17, 19, 33, 35, 36, 37, 40, 45, 49, 51, 71, 72, 74, 101, 105
Compagnie des Habitants 9
Compagnie du Nord-Ouest 11, 13, 16, 17, 19, 33, 44, 45
Confédération 47
Conseil de la Vie française 80
Coureur de Bois, 7, 9, 10, 21, 22, 23, 24, 25, 27, 28, 29, 54, 90
Courier de la Nouvelle-Calédonie 75
Empress of Canada 103
Européens 27
Fédération nationale et catholique 92
Fête nationale du Canada Français 87
Feu de la Saint-Jean 88
Français 27
Franco-Américains 92
Gand, Traité 44
Gaulois 89
Gazette 73
Hibben, papeterie, Victoria 54
Greco 88
HMS Ganges, 101
HMS Plumper 101
HMS, Shah 103
Hollandais 5
Hospitalières 1
Indiens 5, 11, 17
Iroquois 7, 9
Jardin d'Enfants 84
jargon 54
La Société Francophone de Victoria 2
Lingua Franca 50
Medaba's Grove 106
Métis 50, 74
Mission chinois 84
Noël 102
O Canada, mon pays, mes amours 90
payeurs 24
Perses 88
Provincial Capital Commission 96
Relations des Jésuites 88, 89
Rio de San Rocque 39
Romains 88
Société Francophone de Victoria 78, 81, 82
Secrétariat d'Etat 81
Société Aide-toi 90
Société de Montréal 91
Société Nationale de Fiducie 93
Soleil de Colombie 82
SS Barnard Castle 103
The North West Company 13
Times-Colonist 71, 104
Ursulines 1
Voyageurs, 16, 21, 24, 25, 26,
Zouaves à Rome 99



Pages D'Histoire est un complément aux autres ouvrages publiés par L'Association Historique Francophone de Victoria. C'est le fruit des recherches faites par Laurette Agnew, présidente de L'Association.

1985- 1992

L'Association Historique Francophone de Victoria fut incorporée en décembre 1985. Elle est née principalement du désir de rechercher et faire connaître la présence francophone à Victoria ignorée dans la plupart des ouvrages.

Dans ce but l'Association a publié en novembre 1987 un livre intitulé précisément: ***Présence Francophone à Victoria, 1843-1987.*** L'édition est maintenant épuisée mais on peut emprunter ce volume dans les bibliothèques.

Une version anglaise de ce volume intitulée ***French Presence in Victoria , 1843-1991*** a été publiée en décembre 1991.